



ILES DE CONTES

ILES DE CONTES

Réalisé avec la précieuse collaboration de Françoise Canart, Gaëtane Convent,
Chantal Clairembourg, Nathalie Maqua, Florence Moussiaux, Jean-Marc Dezille
Merci à Stéphane Van Hoecke pour l'écriture des contes,
à Mirli pour les illustrations et à Vincent Steinert pour la mise en page.

ILES DE CONTES



BONJOUR À TOI !

Si tu tiens en main ce recueil de contes, c'est que nous avons tenu à te faire un cadeau. Un cadeau de paix. Parce que les animateurs contribuent, et pas qu'un peu, à rendre les adultes de demain un peu plus acteurs de paix, de justice et de solidarité.

Nous pensons que ta section peut être un endroit où la paix se sent bien, un endroit d'où elle peut rayonner et s'étendre.

La paix, ce n'est pas simplement l'absence de guerre ou même de dispute, c'est toute une disposition de l'esprit. Elle n'est pas un dû, non plus, elle se veut, elle se prépare, elle se construit et elle s'entretient !

Nous sommes convaincus que cela commence dans la tête et le cœur, et qu'entendre parler de la paix, c'est déjà être un peu plus en paix.

C'est pourquoi nous t'offrons quelques petits débuts de paix : des contes qui abordent la paix par un peu toutes sortes de côtés, dont certains peut-être inattendus. Parfois, elle arrive par la sagesse, parfois par le respect, parfois par la diversité, parfois par la solidarité ; il y a tellement

de moyens d'y arriver qu'un philosophe a dit un jour : *« Il n'y a pas de chemin vers la paix, la paix est le chemin. »*

Le merveilleux des contes est déjà apaisant en soi et leur contenu, semé dans le cœur des enfants et des ados, pourra peut-être, qui sait, contribuer à faire fleurir plus de paix dans ta section.

Tu pourras parcourir avec tes enfants ou tes ados de petits bouts de chemin de paix en leur lisant quelques-uns de ces contes au moment qui te semble le plus opportun. Cela peut être le soir au moment du coucher, au coin du feu, lors d'une sieste, d'un temps libre, dans le train vers un week-end, pendant un conseil, une veillée ou une activité de réflexion, libre à toi !

Si le recueil en tant que tel t'est destiné à toi et à ton staff, tu trouveras aussi quelques pages avec des jolies phrases, des questions que tu peux copier comme bon te semble et donner aux membres de ta section, pour qu'ils puissent y penser, y réfléchir, éventuellement lors d'une activité que tu leur proposes.

Nous te souhaitons une bonne lecture de ces quelques contes, et une année d'animation pleine de paix !



INTRODUCTION

« Raconter un conte de fées, exprimer toutes les images qu'il contient, c'est un peu semer des graines dans l'esprit de l'enfant. Certaines commenceront tout de suite à faire leur travail dans le conscient ; d'autres stimuleront des processus dans l'inconscient. D'autres encore vont rester longtemps en sommeil jusqu'à ce que l'esprit de l'enfant ait atteint un stade favorable à leur germination, et d'autres ne prendront jamais racine. »

Bruno Bettelheim

Un conte ou une histoire ?

Le conte, c'est plus qu'une histoire : c'est une autre façon de dire les choses, c'est un moyen de donner un sens, une cohérence, une explication, à la vie quotidienne comme aux jeux du samedi ou dimanche après-midi, aux petites choses de la vie comme au grand camp d'été. Mais avant tout, le conte est un moment de pur plaisir !

Les contes sont universels : on retrouve des histoires et des personnages semblables à travers des folklores, des cultures et des époques

différents. Le conte permet de véhiculer des valeurs, certaines règles de vie en société, de proposer des réponses à des questions existentielles, etc....

Le sens profond d'un conte sera différent pour chacun et peut-être encore différent à chaque étape de la vie.

Moi conteur ?

Afin que la narration d'un conte soit une réussite, il est important et indispensable que tu y trouves du plaisir !

Le conte devient terne et insignifiant si la personne qui le raconte n'a pas pris le temps de le laisser d'abord pénétrer en elle et lui livrer son message profond. En quoi le conte que tu choisis t'interpelle ?

Conter, c'est vivre une histoire et la faire vivre. L'art de raconter est à la portée de tous pour autant que la personne qui raconte s'exécute avec passion, qu'elle mette de côté sa peur ou sa pudeur.

C'est à force de conter que l'on devient conteur...

Lire ou conter ?

« Les contes, c'est comme des papillons. Ils ne sont pas faits pour être dessinés sur les pages d'un ouvrage. Ils sont bien plus jolis si on leur permet de s'envoler. »

Ce qui est merveilleux, au lieu de lire tout haut, c'est de conter un conte, le raconter sans le livre. Il est possible de faire vivre un conte par des mimiques et des gestes, lire de façon vivante un récit...

Comment raconter ? Quelques conseils en vrac

Pas trop top :

- > Ce qu'il ne faut surtout pas faire, c'est tenter de réciter le conte, de l'apprendre par coeur.
- > Il ne faut surtout pas non plus chercher à coller systématiquement au texte et à en garder le style, la phrase, le vocabulaire. Selon l'âge du public, fais attention à la compréhension des mots que tu utilises... On ne saisit et comprend pas tout à n'importe quel âge !
- > L'oral a horreur du passé simple. Il sonne toujours faux ou presque. Raconte comme on parle, au présent ou au passé. Par facilité, les contes que tu trouveras dans ce recueil sont déjà « reconjugués » au présent.
- > On conte toujours trop vite. L'auditeur doit avoir le temps de se faire des images dans sa tête. Prends le temps, laisse-les souffler, respirer. Que tes animés n'aient pas perpétuellement à courir essoufflés après l'histoire qui file trop vite.

Pour encore mieux conter :

- > Lis trois ou quatre fois à voix haute, jusqu'à bien en entendre la musique et repérer les séquences et événements principaux.
- > Ecris le canevas de l'histoire. En style télégraphique, on note cha-

que événement, péripétie, personnage, noeud de l'histoire.

> Et les rares choses à apprendre par coeur, s'il y en a, ce sont les noms de lieux et de personnages, les formulettes ou brèves ritournelles.

> C'est tout ton corps qui raconte. Change l'expression de ton visage. Adopte des changements de voix, de rythme, de ton qui animeront l'histoire. N'aie pas peur de faire des gestes.

> Constitue-toi des petites fiches-mémoire

Faire participer le public ?

> Englobe la totalité du groupe de ton regard. Au début, prend le temps de regarder chaque visage un à un. Ton public sera capté et calmé.

> Adresse-toi à tout le monde en donnant à chacun l'impression de ne parler qu'à lui.

> Tu peux poser des questions, mais fais attention. Souvent les questions ouvertes vont déstabiliser ton histoire et l'emporter là où tu n'as plus pied. Tu rencontreras peut-être des difficultés pour retrouver ton fil. Pose donc des questions seulement si tu te sens maître de l'histoire.

Qui parle ?

Si tu es tout seul, à toi de :

> changer d'attitude, de voix, de rythme ;

> voir si tu es mieux immobile, assis ou debout, si tu dois bouger

(sans tomber dans l'excès, tu ne fais pas du théâtre !)

Si vous êtes plusieurs :

> L'un peut être le conteur et les autres les personnages... Attention, le texte est dès lors modifié : « ..., dit-il, ... », « il dit : ... » à supprimer.

> Et donc, vous supprimez les descriptions des manières dont les personnages bougent car cela se voit par le jeu des acteurs.

Pour commencer...

> Tu situes le conte dans un passé ou un environnement lointain, car cela aide l'enfant à s'y projeter, à y croire, à entrer dans l'histoire.

« En ce temps là... »

« C'était il y a bien longtemps, ... »

« Très loin d'ici,... »

> Tu demandes le silence, tu attires l'attention. Tu installes une complicité avec le public. Utilise une formulette.

Et pour finir...

> Tu refermes le conte avec humour et tendresse, comment tu l'as commencé : par la même formulette.

> tu invites le conte à continuer son voyage

« N'ayez crainte si votre oreille chatouille : la petite graine d'histoire que mon conte a plantée est en train de germer pour devenir citrouille. »

Formulettes et ritournelles

Les formulettes servent à :

- > introduire le récit. C'est la porte qu'on ouvre. De l'autre côté, il y a l'univers magique. Le silence se fait. Le conteur se met en voix.
- > Rythmer le récit. C'est le refrain de l'histoire. Des mots ou des formes simples se répètent d'étape en étape, comme pour marquer un temps de repos et de rêverie avant d'aller plus loin.
- > Fermer le récit. C'est la porte qui se referme. Elles soulignent l'aspect fictif du récit, rompent l'illusion réaliste et ramènent l'auditoire à la réalité quotidienne.

Quelques exemples :

Cric, crac, faites silence, faites silence, c'est la queue du chat qui danse.

Mon histoire commence

Cric, crac La petite souris fait « i i i » et voilà, mon conte est fini.

Cric, crac, j'ai la clef dans mon sac. Voilà l'histoire sortie de mon sac.

Cric, crac, j'ai la clef dans mon sac. Voici l'histoire rentrée dans mon sac.

Le conte est fini, je vais le replacer sous l'arbre où je l'ai trouvé et où quelqu'un viendra le reprendre.

Fermez la bouche, que vos oreilles entendent, l'histoire arrive, déjà elle s'approche, déjà elle est ici, et parle avec ma voix.

Que mon conte soit beau et se déroule comme un long fil.

Où ?

Parlons plutôt d'atmosphère...

- > Un petit coin du local, tout simple mais agréable et bien au calme.
- > Un minimum de confort pour pouvoir se concentrer.
- > Une acoustique suffisante pour que tout le monde entende sans devoir tendre l'oreille.
- > Une disposition proche du « fer à cheval » pour que tu puisses accrocher chaque regard.

Profite aussi de la découverte d'un site particulier lors d'une promenade : une clairière, un petit banc tranquille, la rivière qui fait un méandre...

Arrange un lieu spécial avec des tissus, des tapis, des objets magiques, un éclairage d'ambiance, une musique de fond, un chemin de cailloux blancs pour s'y rendre.

A l'extérieur, une veillée autour d'un feu de camp, les berges d'un ruisseau, une grotte éclairée aux bougies, un champ rempli de coquelicots peuvent contribuer à créer une ambiance particulière...

A l'intérieur, choisis une pièce pas trop grande pour éviter la dispersion et l'inattention. Un éclairage doux renforcera le côté intimiste et magique de l'histoire.

Quand ?

Facile, vas-tu penser ! Avant d'aller dormir !!!

Oui et non. Il existe d'autres moments propices pour partager un conte avec tes jeunes...

- > la sacro-sainte sieste où personne ne veut dormir ;
- > les temps libres : entre deux jeux, parce qu'on rentre plus tôt d'une activité, pendant la douche, etc....
- > pour lancer un jeu ;
- > tout le jeu est une longue histoire ;
- > pendant une promenade ;
- > pendant une veillée ;
- > le conte peut même rythmer la veillée par petits bouts...
- > pour parler de choses importantes ou compliquées : la dispute, le vol, l'attente, le manque d'une personne, l'amitié, etc...
- > avant un repas ;
- > ...

Avec moi...

Tu peux ainsi faire appel à tes accessoires en début et en cours d'histoire...

- > un instrument de musique ;
- > un caillou brillant ;
- > des sabots ;
- > un sac à dos rempli d'objets étranges ;

- > une valise pleine d'étiquettes ;
- > un bâton de marche ;
- > un petit animal (même une peluche) ;
- > une fleur à la boutonnière ;
- > un noeud papillon ;
- > un chapeau ou des lunettes originaux ;
- > une plume derrière l'oreille ;
- > un déguisement ;
- > des chansonnettes ;
- > des charades ;
- > des bruitages ;
- > ...

Epilogue

« A présent cette histoire est en vous. Elle va occuper vos jours et vos nuits. Elle creusera son lit dans votre corps et votre esprit, c'est une histoire qui vient de loin... Depuis que je l'ai racontée, je me sens mieux... Soyez dignes du secret et de ses blessures. Transmettez ce récit en le faisant passer par les sept jardins de l'âme... »

Tahar Ben Jelloun, L'enfant de sable

Bibliographie

Le rat conteur / Les Scouts. – 2003. – fichier PDF téléchargeable sur le site <http://www.lesscouts.be/> (fiches techniques pour ateliers et bricolages)

Il était une fois. Comment raconter des histoires / Les Scouts. – 2003. – Ma farde de l'animateur scout, RN12 – cahier téléchargeable sur <http://www.lesscouts.be> (Cahiers de la farde de l'animateur)

Les pouvoirs de l'imaginaire IN : Bivouac / Guides catholiques de Belgique. – Juin 2002

... *Raconter des histoires* IN : Le Coffre à outils / ICC. - 2003

Où trouver des histoires

(si tu as déjà lu toutes celles du recueil, bien sûr !)

Sur Internet, en librairie, dans une bibliothèque, ...

Les éditions Milan, Rue Du Monde, Rouergue, Nathan, Albin Michel, Gallimard jeunesse, Syros, etc.

POUR LES PETITS

Si tu ne sais pas quoi faire de tes mains,
transforme-les en caresses.

(Jacques Salomé)

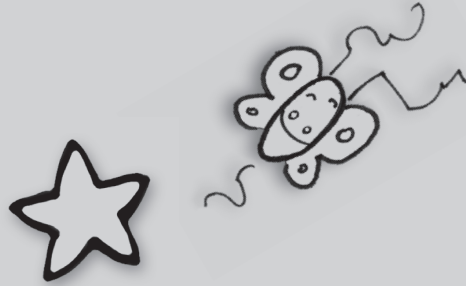
Un sourire coûte moins cher que l'électricité,
mais donne autant de lumière.

(Abbé Pierre)

La dernière fois que tu t'es disputé(e) avec quelqu'un,
comment as-tu fait la paix ?

Que pourrais-tu faire toi-même
pour que les gens autour de toi
(ta famille, tes amis) vivent plus en paix ?





CONTES POUR LES PETITS



1 COMMENT LES OISEAUX SONT DEVENUS AMIS

**Au début les oiseaux n'étaient pas amis.
Vous le saviez ? Non.
C'est parce que cela se passait il y a très longtemps.
Au temps où les oiseaux parlaient encore.**

Lorsqu'un oiseau croisait un autre oiseau, il ne pouvait s'empêcher de se vanter :

— C'est moi le meilleur ! C'est moi le meilleur ! Regardez-moi !

La réponse ne se faisait pas attendre et de partout on entendait :

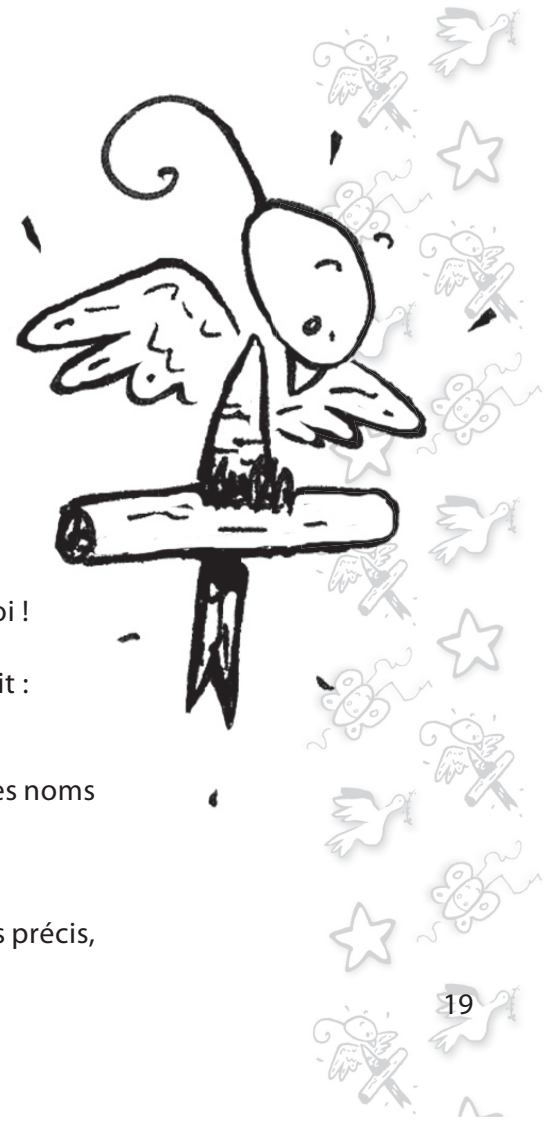
— Non ! C'est moi ! Non ! C'est moi !

Très vite alors, les oiseaux se battaient, et tout volait : des cris, des noms d'oiseaux, des plumes !

La bataille faisait rage.

Est alors venu le jour où un des oiseaux, M. Faisan pour être plus précis, croise M. Corbeau.

M. Faisan regarde M. Corbeau et lui dit :



— Bonjour M. Corbeau ! Cela me fait plaisir de vous rencontrer. Savez-vous, M. Corbeau, que c'est vous le meilleur des oiseaux ?

M. Corbeau est surpris. Il ne s'attendait pas du tout à de tels propos. Ces paroles lui font très plaisir.

Avec modestie, il répond :

— Mais non, M. Faisan, c'est vous ! Vous êtes bien meilleur oiseau que moi.

Sur ce, les deux oiseaux se posent sur la branche d'un arbre pour bavarder un peu.

Ils devinrent amis et ils décidèrent d'aménager leurs petits nids côte à côte dans un creux, au pied d'un grand arbre.

Les autres oiseaux ont observé cette amitié avec beaucoup de méfiance, vous pensez bien !

Ils étaient persuadés que tôt ou tard M. Faisan et M. Corbeau allaient se quereller.

**Mais ils attendent toujours...
Alors depuis... ils chantent !**

2 LA COULEUR DES OISEAUX

Ecoutez.

Voici l'histoire...

Voici comment les couleurs sont venues aux oiseaux.

C'était il y a très longtemps, au temps d'avant,
au temps de bien longtemps d'avant le temps,
au tout premier matin du monde,
lorsque la terre et les animaux ont été créés.

Le jour n'avait pas encore été créé.

Et donc, il faisait nuit, une nuit noire comme de l'encre noire.

Et dans le ciel, au-dessus de la grande plaine, volaient des oiseaux tout noirs.

Comment faisaient-ils dans le noir pour se diriger sans se heurter ?

Comment faisaient-ils pour se nourrir, pour se désaltérer ?

Personne ne le sait !

Et puis, il y eut un matin.

Un premier matin, avec un magnifique soleil et une douce lumière.



Un premier jour, avec une brise légère et une caressante chaleur.

Ce matin-là, le pigeon vole dans le ciel.
Il voit la terre, toute illuminée par le soleil.
Il voit l'horizon, si lointain et plein de mystères
à découvrir... pour la première fois !
Il joue avec le vent : il se laisse glisser, il se laisse planer.
Et encore, et encore.
Ensuite, il bat des ailes pour remonter très haut dans le ciel.

Au bout d'un moment, l'oiseau se sent
fatigué et il veut se poser sur une branche.
Mais le vent l'en empêche.
Il a beau battre des ailes contre le vent,
il ne peut s'approcher de la cime des arbres.
Le pigeon doit se résoudre à se poser sur le sol de la grande plaine.
Hélas, dans son désarroi, il se blesse à la patte.

Le pigeon ne peut plus bouger, il a très mal.
Il reste immobile des heures et des heures.
Sa patte le fait terriblement souffrir.
Il est fatigué, blessé, affamé, à bout de forces...
Il va bientôt mourir, il le sent.
Et dans un dernier effort, il appelle à l'aide ses amis les oiseaux.
En entendant les appels du pigeon, tous les oiseaux décident de voler
à son secours.

Tous ?

Non, sauf un : le corbeau !

Le corbeau est là qui va, qui vient.

Fier, dédaigneux, arrogant comme un empereur romain sur la plaine vidée de la bataille.

Il se promène tout seul, les ailes le long du dos.

Le perroquet le voit, s'approche de lui et lui dit :

— Hé, monsieur le corbeau, nous avons besoin de toi pour aider notre ami le pigeon ! Pourquoi tu ne viens pas avec nous ?

— Tais-toi, tu troubles ma réflexion ! Laisse-moi à ma solitude.

— Toi, tu passes tout ton temps à réfléchir ! répond le perroquet.

Mais en attendant, le pigeon souffre et a besoin de notre aide.

Ce n'est plus l'heure de réfléchir. Il faut agir maintenant.

Le corbeau croasse encore quelques paroles :

— Et tu ne sais que répéter bêtement tout ce que tu entends !

Le perroquet est vexé. Il se précipite sur le corbeau et le bouscule !

Le corbeau est furieux ! Il pique l'oiseau bavard avec son bec pointu.

Le perroquet est atteint au cœur, il a mal, il crie de douleur, mais parvient à s'envoler en criant vers les autres oiseaux.

Le corbeau l'avait piqué si fort que son sang s'était mis à gicler partout.

Ah, oui, il faut que je vous dise, c'est que le sang du perroquet, au premier matin du monde était un sang... de toutes les couleurs !

Étonnant, n'est-ce pas ? C'est comme ça.



Et le rouge, mais aussi le bleu et le jaune éclaboussent sa poitrine, ses ailes et sa queue.

La couleur se répand ensuite sur les oiseaux qui étaient tous rassemblés là.

Certains deviennent rouges, d'autres verts, d'autres bruns...

Parfois le rouge et le jaune se mêlent et un bec devient orange

Certains reçoivent des taches, et d'autres des rayures.

Mais tous ont reçu des couleurs.

Tous, sauf le corbeau qui s'était tenu à l'écart, et qui est resté tout noir.

Quant au pigeon, grâce à ses amis, il fut vite guéri.

Il remercia le perroquet qui lui avait donné une belle gorge rose et mauve (il lui avait donné un petit bisou de réconfort à cet endroit !) et il s'envola haut dans le ciel.

Voilà l'histoire.

Vous savez maintenant comment les couleurs sont venues aux oiseaux.

Vous savez aussi pourquoi tous les corbeaux sont noirs et pas beaux.

Vous savez aussi que c'était il y a longtemps, très longtemps.

Et vous savez surtout que mon histoire est finie, ici.

3 LE RETOUR DES FLEURS

**Partir... c'est vivre ou mourir ?
Il arrive que la méchanceté des hommes
devienne énorme, monstrueuse, insupportable.
Il arrive qu'on ne puisse plus l'accepter ni la supporter.
Il faut qu'on parte loin, loin de son pays, pour fuir
cette méchanceté détestable.
Et qu'on aille se réfugier loin, bien loin, haut, très haut,
au sommet d'une montagne.**

Et c'est ainsi qu'un jour le plus puissant des sorciers a quitté son pays...

Mais ce qui est arrivé alors... on ne s'y attendait pas du tout...
Personne ne l'avait jamais imaginé !

Le sorcier était à peine parti que toutes les fleurs des prairies, celles qui poussaient sur les collines et dans les bois, celles qui fleurissaient au bord des rivières, des lacs et des mers, toutes les fleurs se fanèrent, moururent et puis se séchèrent. Pas une seule ne resta...

Et ainsi le pays devint un désert : après la mort des fleurs, les oiseaux, les papillons, les abeilles, tous les insectes avaient aussi fui.



Quelques vieux évoquaient encore ce temps-là.

Ils en parlaient aux enfants.

Ils leur disaient la beauté des fleurs et des insectes, les couleurs et les parfums, le bruit du vent dans les blés et le fredonnement des abeilles sur les cerisiers...

Mais les enfants ne voulaient pas les croire.

— Ce ne sont que des histoires !

— C'est vieux, ces trucs-là !

Il existait pourtant quelqu'un qui y croyait.

C'était le fils d'une pauvre veuve : il y croyait, lui, aux fleurs et aux insectes.

Sa mère lui en avait parlé un soir avant d'aller dormir.

Elle lui avait raconté cette terrible histoire de la méchanceté des hommes, de ce sorcier attristé, et de son départ... et surtout de la disparition des fleurs et des insectes.

Le petit garçon, quand sa mère se taisait, réclamait encore une autre histoire, car il voulait toujours entendre parler de la beauté des fleurs et du mystère des insectes.

Il y croyait et il se disait qu'elles devaient encore bien exister quelque part, et que peut-être...

Mais il n'en disait pas plus.

C'était son secret.

— Quand je serai grand, j'irai trouver le grand sorcier pour lui demander de nous redonner les fleurs, se disait-il en lui-même.

Et le temps passe, passe.
Et l'enfant grandit, grandit.
Et avec lui, sa passion pour les fleurs.
Une passion qui devient énorme, envahissante, impatiente.

Un jour, il dit à sa mère :

— Je vais partir pour trouver le grand sorcier. Je vais lui demander de nous redonner les fleurs.

Sa mère, d'abord, refuse de le croire :

— Mon fils ! Mais tout ce que je t'ai raconté n'était que des histoires. J'ai entendu ma mère les raconter, parce qu'elle les avait entendu raconter par sa mère. Mais il ne faut pas croire à ces histoires ! Les fleurs n'ont probablement jamais existé. Et, quant au sorcier, jamais personne ne pourra le retrouver. La montagne où il vit est la plus haute de toutes les montagnes.

Le jeune homme ne l'écoute même pas.
Elle devra bien le croire un jour...

Et ainsi, un matin, un de ces matins qui appelle à la vie, il part.
Il passe sans rien dire devant les gens du pays qui ont tous un sourire moqueur en le regardant s'éloigner...

— Quel fou ! Il est fou ! C'est vrai qu'il faut être fou pour croire à ces histoires !



Le jeune homme se dirige vers le Nord.
Il marche longtemps, longtemps.
Il arrive enfin au pied d'une montagne.
Elle est si haute que son sommet est invisible.
— Comment arriver au sommet ? se demande-t-il.

Il regarde à gauche, à droite, il tourne autour de la montagne mais hélas, il ne voit aucun sentier. Des rochers, il n'y a que des rochers, rien que des rochers !
Trois fois, il tourne autour de la montagne.
— Il faut, se dit-il, que je découvre le chemin que le sorcier a suivi pour atteindre le sommet.

Après avoir cherché longtemps, il finit enfin par découvrir une petite marche.
Puis, plus haut, il aperçoit une autre petite marche.
Et enfin, quand il lève les yeux vers le sommet de la montagne, il découvre un escalier.
— J'ai trouvé ! Allons-y maintenant !

Et il grimpe, grimpe, grimpe, sans jamais se retourner pour ne pas avoir le vertige.

À la fin du premier jour, le sommet de la montagne n'est toujours pas visible.
Le deuxième jour non plus.

Ni le troisième !
Et il grimpe, grimpe, grimpe encore !

Il commençait à se décourager quand, le quatrième jour,
il se rend compte tout d'un coup que le sommet est là
tout proche et qu'il y arrive enfin !
À la tombée de la nuit, il réussit à l'atteindre.
Quelle joie ! Mais quelle fatigue aussi !

Au moment où il s'arrête, il sent une immense soif.
Mais où trouver de l'eau, rien qu'un peu d'eau ?
Près de lui, entre deux rochers, il voit une source couler.
Il s'approche, se penche pour boire... ah quel bonheur !
De la bonne eau fraîche !
Mais curieusement, à peine a-t-il trempé ses lèvres
qu'il sent toute sa fatigue disparaître.
Il se sent rafraîchi et plus fort que jamais.

Au moment où il se relève, il entend une voix étrange :
— Que viens-tu faire ici ? Que viens-tu chercher ici ?
— Je suis venu pour demander au grand sorcier de nous
redonner les fleurs et les insectes. Un pays sans fleurs, sans oiseaux
et sans insectes, est triste et sans joie. On dit aussi que les gens de
mon pays cesseraient d'être méchants si le sorcier leur redonnait
les fleurs.



Une chose étrange se produit alors.
Le jeune homme se sent soulevé par des mains invisibles.
Et doucement, il est porté vers un pays étonnant.
Un pays rempli de fleurs, de fleurs de toutes les couleurs !
Il n'a jamais vu quelque chose d'aussi beau !
Il n'en croit pas ses yeux.
C'est comme dans ses rêves, c'est comme un rêve...
C'est comme les images venues des histoires que sa mère racontait
autrefois !

Jamais il n'avait imaginé que les fleurs puissent être aussi belles !
Un parfum délicieux flottait dans l'air, et les rayons du soleil dansaient
sur le sol multicolore. On aurait dit un champ d'arcs-en-ciel, avec des
milliers et des milliers d'arcs-en-ciel !
La joie du jeune homme est grande, si grande qu'il se met à pleurer.

De nouveau, il entend la voix qui lui dit de cueillir toutes les fleurs qu'il
préfère.
Il en cueille une de chaque couleur.
Quand ses bras sont remplis, les mains invisibles les conduisent dou-
cement au sommet de la montagne.
À ce moment, la voix lui dit :
— Rapporte ces fleurs dans ton pays.
Désormais ce pays ne sera plus jamais sans fleurs.
Il y en aura pour toutes les régions.
Les vents du nord, de l'Est, du Sud et de l'Ouest leur apporteront la

pluie qui sera leur nourriture, et les abeilles vous donneront le miel qu'elles cherchent dans les fleurs.

Et tu sais, tout cela, c'est grâce à ta foi et à ton courage.

Le jeune homme remercie cette mystérieuse voix et commence aussitôt la descente de la montagne.

Qu'il est facile, léger et rapide ce retour, malgré la quantité de fleurs qu'il porte !

Quand il arrive dans son pays, les habitants aperçoivent les fleurs : ils n'en croient pas leurs yeux !

— C'était donc vrai ! C'était donc possible !

Et quel magnifique parfum accompagne ce jeune homme qu'on disait fou !

Et en respirant ces parfums ne veulent pas croire à leur bonheur tant il est immense, et simple en même temps.

Après cet étonnement qui est venu comme un vent soudain, après qu'ils se soient rendus compte qu'ils ne rêvaient pas, ils disent :

— Ah ! nous savions bien que les fleurs existaient et que ce n'étaient pas des histoires inventées par nos ancêtres.

Mais nous n'osions l'accepter, nous ne voulions pas y croire...

Et leur pays redevint un grand jardin.



Sur les collines, dans les vallées, près des rivières, des lacs et de la mer, dans les bois, dans les champs et dans toutes les prairies, les fleurs croissèrent et se multiplièrent.

Tantôt c'était le vent du Nord qui amenait la pluie, tantôt le vent du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, suivant les jours et les saisons.

Les oiseaux revinrent, ainsi que les papillons et tous les insectes. Les abeilles aussi, naturellement !

Désormais, les gens pouvaient manger du miel, et la joie revint sur la terre.

Quand les hommes virent leur terre transformée grâce au jeune homme qui avait osé ce que personne n'avait cru possible, ils lui demandèrent d'être leur roi.

Il accepta et il devint leur roi, un roi bon, courageux et intelligent.

— Rappelons-nous, que c'était la méchanceté des hommes qui avait entraîné la disparition des fleurs de notre pays.

Et comme personne ne voulait recommencer à habiter un désert et à être privé de miel, chacun s'efforça désormais d'être aussi bon que possible pour ne pas fâcher le grand sorcier.

Le miel adoucit les mœurs, tout le monde sait cela.

Ici et là-bas.

Hier et aujourd'hui.

Dans le monde et dans les histoires.

POUR LES PETITS

Une fleur sera toujours moins lourde qu'une arme pour la main.
Pourquoi ne ferions-nous pas la prochaine guerre avec des fleurs ?

Crois-tu qu'il existe d'autres moyens
que la dispute quand on n'est pas d'accord ?
Lesquels ?

Donne autant de raisons que possible de se disputer
puis essaye de trouver pour chacune d'entre elles
une raison de faire la paix.

Rester en colère, c'est comme saisir
un charbon ardent avec l'intention de le jeter
sur quelqu'un ; c'est vous qui vous brûlez.

(Bouddha)





CONTES POUR PETITS ET GRANDS



— Non, répondit le maître.

— Celui alors, où on peut faire la différence entre un sapin et un bouleau ?

— Non, dit à nouveau le maître.

— Mais quand ? Dites-nous !

Le maître dit alors :

— C'est l'instant où en regardant un visage, vous pouvez reconnaître votre frère.

Les conteurs content.

Les autres écoutent.

Il sait que ce sont des frères.

Il les reconnaît.

5 CHACUN SA PART

Ce jour-là, l'éléphant se promène dans la savane.
Quelle n'est pas sa surprise quand il voit, là,
devant lui sur le chemin, un oiseau couché
sur le dos, les pattes en l'air !

C'est un moineau, mais ce petit oiseau a
pourtant l'air bien vivant !

— Mais qu'est-ce que tu fais, petit moineau ?
Tu n'es pas bien ?

Le moineau lui répond avec sa petite voix maigrelette :

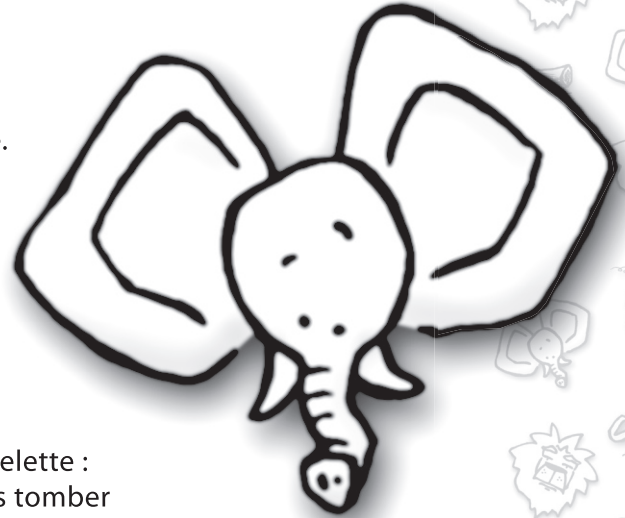
— J'ai entendu dire que le ciel risque de nous tomber
sur la tête. Si cela devait arriver, me voilà prêt à le retenir.

L'éléphant ne peut s'empêcher de rire !

Et il pousse un immense barrissement :

— Et tu crois que ta petite paire de pattes maigrichonnes
peut retenir le ciel ?

Le moineau tourne la tête vers lui, tout sérieux :



— Je ne vais pas y arriver seul, c'est vrai, mais chacun doit faire ce qu'il peut, tu ne crois pas ? Et bien, moi, je fais ce que je peux faire. Chacun sa part, non ?

L'histoire ne dit pas si l'éléphant a encore ri à la fin.

Ni s'il s'est mis à côté de l'oiseau, et s'il a levé les pattes en l'air comme lui.

Moi, j'aime bien l'imaginer...

Et je les vois, côte à côte, regardant le ciel et se racontant des histoires...

Comme deux amis qui partagent tout...

6 LA BOUTEILLE DE VIN ET LE TONNEAU

Ils allaient célébrer une noce.

Bien sûr, la vie est difficile pour cette famille, et la fin du mois souvent préoccupante, mais ils trouvaient cependant qu'il fallait inviter beaucoup de monde à la fête.

— La joie partagée multiplie le bonheur ! disaient-ils.

Il faut que ce soit la fête pour tout le monde...

Mais comment faire pour que cette joie soit grande et qu'elle atteigne tous les invités ?

Et c'est ainsi qu'ils demandent que chaque invité apporte une bouteille de vin. Ce n'est pas grand-chose, mais ainsi il y aura du vin en abondance !

On rira, on dansera ! À l'entrée se trouvera un grand tonneau et chacun y videra sa bouteille.

Ainsi chacun boira de ce qui aura été donné : la joie pourra être partagée... et le bonheur multiplié !

Ils célèbrent la noce.

Tous les invités sont là autour des jeunes mariés. On va servir le vin pour ouvrir la fête.



Les serviteurs se rendent près du grand tonneau de mélange et y puisent à grandes cruches.

Quel n'est pas leur étonnement quand ils remarquent que c'est de l'eau !

Oui, tout le tonneau est rempli d'eau !

Le plus vieux serviteur lève les épaules et dit aux autres :

— Un invité a sans doute pensé qu'en mettant une bouteille d'eau personne ne le remarquerait ni ne le goûterait ! Et maintenant on peut dire que chacun a eu la même idée ! Que chacun avait pensé profiter de ce que les autres auraient apporté...

Ils ont célébré la noce.

Ce fut une bien triste noce.

La lune est montée dans le ciel, comme un jour ordinaire.

Les musiciens ont rangé leurs instruments et chacun s'en est retourné chez lui.

Chaque invité est retourné chez lui, dans un très grand silence, lourd de honte...

La fête n'avait jamais débuté.

Elle est sauvée !
Et la fourmi sourit.

Il y a toujours un moyen de rendre service à son tour à qui vous a porté secours.

C'est pas moi qui le dis, c'est le conte.

Et moi j'ajoute : tout le bien que l'on fait ici-bas nous revient un jour ou l'autre, sous une forme ou une autre, ici ou ailleurs.

Sans qu'on ne s'y attende.

Ça c'est ma grand-mère qui me le disait.

8 LA GUERRE ?

Un jour, la guerre est déclarée.
Elle est déclarée au pays de Nasreddine,
le sage parmi les sages d'Orient.
Tous les hommes sont mobilisés :
les hommes et les jeunes gens en pleine santé.
Même Nasreddine, celui qu'on dit
«le fou-sage».

Les soldats ont été rassemblés et informés.
On leur a demandé de prendre leurs armes avec eux.

Et voilà qu'ils sont en marche vers la frontière,
en rangs bien serrés, prêts à se battre.

Dans la troupe, l'un des soldats remarque Nasreddine :

— Eh, mais tu es là, toi ! Qu'est-ce que tu viens faire ici avec nous ?

Tu es devenu complètement fou ! Comment peux-tu aller à la guerre avec un arc sans flèches ?!

— C'est simple. Les ennemis vont tirer des flèches, d'accord ?

Et bien moi, je les ramasserai et je tirerai sur mes ennemis.



- Mais malheureux ! Et si les ennemis ne tirent pas de flèches ?
- Ce sera encore plus simple, il n'y aura pas de guerre !

C'est vrai.

C'est évident.

Et c'est tout simple.

Il est vraiment sage, ce fou des contes et des légendes d'Orient !



9 LE PLAT DE LENTILLES

Un jour parmi les jours de l'Antiquité, le philosophe grec Diogène était en train de souper d'un ridicule et maigre plat de lentilles, dans la rue, devant son tonneau qui lui servait de maison.

Aristippe l'interpelle. Aristippe, vous devez le savoir, c'est un autre philosophe bien connu de la ville d'Athènes. Lui, par contre, mène une existence dorée. Il fait partie de la cour du roi : il vit donc sans souci et sans préoccupations matérielles.

Avec un peu de mépris, Aristippe lui lance :

— Tu vois, si tu apprenais à ramper devant le roi, à lui faire tous ses caprices, tu ne serais pas forcé de te contenter de manger pauvrement, comme ce vulgaire plat de lentilles !

Diogène le foudroya du regard et répliqua :

— Si tu avais appris à te contenter de lentilles, tu n'aurais pas à ramper devant le roi !

Fou, ce Diogène ? On l'a dit.

Mais disant aussi parfois des paroles justes, non ?



10 LA MAGIE DES SACS DE BLÉ

Deux frères cultivaient ensemble un lopin de terre et s'en partageaient la récolte.

Ce soir-là, ils venaient de terminer la récolte de blé. Tout le grain était engrangé. Et c'est fatigués qu'ils sont allés dormir.

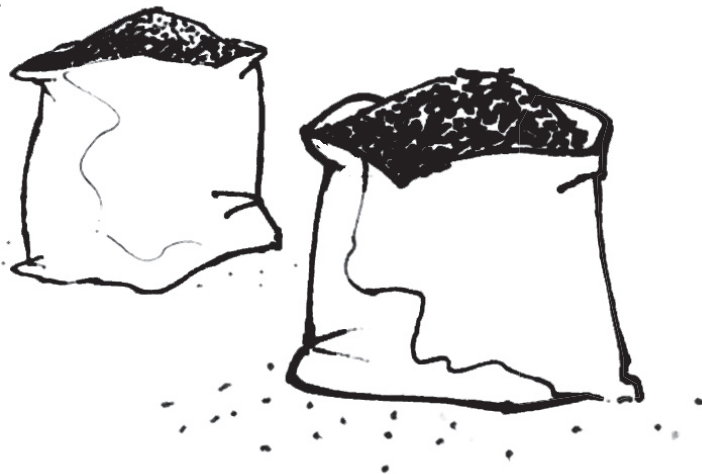
Pourtant, un des frères ne dormait pas. Il ne parvenait pas à dormir.

Une idée lui trottait dans la tête :

— Mon frère est marié et il a deux enfants.

Ce qui veut dire qu'il a beaucoup plus de soucis et certainement beaucoup plus de dépenses que moi, qui ne suis pas marié. Il a donc plus besoin de ce grain que moi. Je m'en vais lui porter quelques sacs sans le lui signaler. Je sais que si je lui proposais, il refuserait.

Il se lève, va porter quelques sacs dans la grange de son frère et retourne se coucher. Enfin il s'endort, tranquille maintenant...



11

LA PART DU COLIBRI

Une magnifique forêt tropicale.

Voilà le décor de mon histoire.

Cette magnifique forêt tropicale est peuplée d'animaux de toutes sortes.

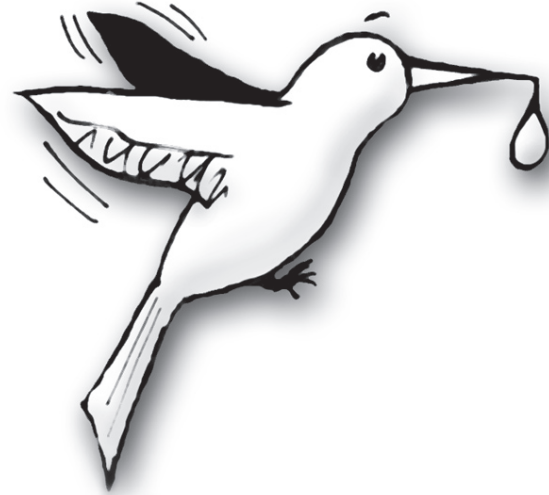
Des plus grands aux plus petits,
des plus beaux aux plus laids,
des plus gentils aux plus méchants.

Voilà pour les personnages de mon histoire.

Un violent incendie éclate.

Voilà pour le début de mon histoire.

Maintenant, je peux continuer.



L'incendie est énorme, terrible, effrayant. Les flammes gigantesques lèchent et mordent tout sur leur passage. Les animaux crient, fuient, courent et volent, aussi vite qu'ils le peuvent vers la sortie de la forêt.

À l'orée de la forêt, un lac les attend qui les mettra à l'abri du feu...

Enfin, tous les animaux, bien à l'abri, protégés par l'eau, se remettent de leurs blessures et de leur peur...

Quand soudain... un tout petit cri se fait entendre dans la direction de la forêt.

Ils regardent... ne voient rien... regardent encore, et enfin ils voient... un petit point tout coloré émerger de l'abondante fumée : c'est un colibri, un tout petit colibri !

Et ils voient que le petit oiseau survole le lac, plonge dans l'eau, remplit son bec d'un peu d'eau et s'en retourne vers l'incendie. Quand il arrive au-dessus du brasier qui fait rage, il ouvre son petit bec, laisse glisser la goutte d'eau, et se dirige à nouveau vers le lac. Et il recommence... Le lac, le plongeon, la goutte d'eau, l'envol, la forêt...

Un perroquet a bien observé son manège, mais il est intrigué. Alors il l'interpelle :

— Dis, mais qu'est-ce que tu fais ? Tu es fou ! C'est dangereux !
Et surtout, c'est inutile.

Le colibri ne répond pas et continue ses allers-retours entre les flammes et le lac, déversant à chaque trajet une goutte d'eau.

Un aigle plane au-dessus de la forêt pour estimer les dégâts, l'aperçoit, remarque son manège, et à son tour lui dit :

— Non mais qu'est-ce que tu fais ? Tu es fou ? C'est dangereux !
Et puis, je tiens à te dire que c'est inutile ! Tout à fait inutile !
Ridicule, même ! Quelques gouttes d'eau pour éteindre un incendie aussi gigantesque ! Ce ne sont pas tes petites et minuscules gouttes d'eau qui vont changer quelque chose, crois-moi !



Et sans s'arrêter, et toujours en s'approchant des flammes,
le colibri lui répond :

— Je fais ma part.

Voilà pour la fin de mon histoire.

Maintenant, je peux m'arrêter.

J'ai fait aussi ma part.

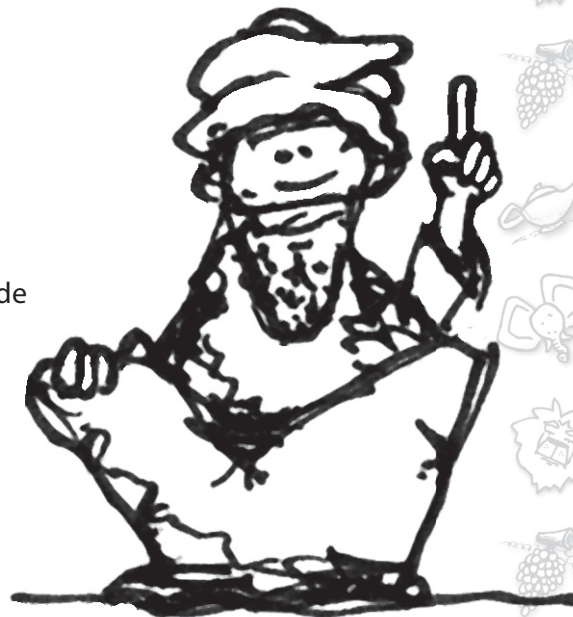


12 LA SANDALE

Il était un temps et il était un lieu où les trains étaient toujours bondés. Bondés à tel point qu'on ne pouvait même plus trouver le moindre centimètre pour y poser son doigt de pied. Et c'est ainsi que des gens avaient trouvé l'idée de s'installer sur le toit du wagon...

Un jour, un passager, assis sur le toit d'un wagon, se sent bousculé et déséquilibré : le train est agité par un soudain mouvement qui secoue tout le monde ! Le passager perd l'une de ses sandales : elle tombe par terre et le train roule !

Le passager n'hésite pas : sa première réaction est de saisir aussitôt sa deuxième sandale et de la jeter au loin, vers le lieu où il avait perdu la première sandale !



Un homme, à côté de lui, s'étonne de ce geste :

— Mais tu es fou ! Pourquoi fais-tu cela ?

L'autre lui répond :

— Mais que veux-tu que je fasse avec une seule sandale ?

Et celui qui trouvera la sandale : que veux-tu qu'il en fasse ?

Alors, c'est autant qu'il trouve la paire !

Tu comprends maintenant pourquoi je l'ai jetée...

N'est pas si fou qu'on croit !



13 LE MAGASIN DE L'ANGE

**Un jeune garçon rêve.
Il rêve le monde.**

Il entre dans un magasin.
Un ange se trouve derrière le comptoir.
Grand, fier, majestueux, beau... comme un ange,
on dirait qu'il attend le client..
Le garçon s'approche et lui demande :
— Que vendez-vous, mon bon monsieur ?

L'ange répond avec un sourire... d'ange :
— Tout ce que vous voulez.

Le jeune garçon n'hésite pas.
Il est de cette jeunesse qui veut tout essayer, tout expérimenter,
et voir..., et comprendre..
Le garçon commence alors à énumérer :
— D'abord, je voudrais voir la fin de toutes les guerres dans le monde.
Puis je voudrais avoir de meilleures conditions de vie pour tous.



Puis aussi la suppression de tous les bidonvilles de toutes les villes du monde... Puis du travail pour les chômeurs...

L'ange l'arrête et lui dit:

— Excusez-moi jeune homme, mais je crois que vous m'avez mal compris. Ici, dans ce magasin, nous ne vendons pas de fruits, nous ne vendons que des graines...

Le jeune garçon rêvait.

Il a rêvé le monde.

Maintenant il se réveille, et raconte son histoire.

Maintenant qu'il est réveillé, écoutons-le.

Les contes ne sont-ils pas des rêves éveillés ?

Les conteurs... des grands rêveurs ?

14 LE VENT ET LE SOLEIL

**Parfois, les éléments naturels se rencontrent,
se parlent, s'interrogent.**

Et ce jour-là...

Le vent parle au soleil :

— Bonjour, bel astre lumineux !

Je voudrais vous poser une question.

Connaissez-vous ma force ?

Non, sans doute... alors je vous
mets au défi de vous y mesurer !

— D'accord ! Je le veux bien.

Je suivrai vos propositions,
et nous verrons.

Le vent se gonfle de fierté, et lui souffle :

— Vous voyez cet homme, là-bas ? Le défi est simple : qui de nous
deux, croyez-vous, parviendra à le déshabiller ?

C'est moi qui ai fait la proposition, alors c'est à moi d'abord de le
prouver.



Et le vent se met à souffler, souffler, à souffler le plus fort qu'il le peut.
Sur la terre, l'homme serre son manteau, son écharpe (rouge), tient son bonnet d'une main, et un bras replié contre lui pour retenir ses habits.
Et le vent souffle, souffle, souffle encore.
Et l'homme tient toujours son manteau, son écharpe (rouge), son bonnet, ses habits, de plus en plus fort.
Mais rien ne se passe : l'homme garde tout sur lui !
— À mon tour, mon cher ami, puisque tu n'as pas réussi !

Et le soleil se met à rayonner, tout simplement.
Il se met à briller, à briller plus fort, et à réchauffer l'homme frigorifié.
Mais il commence à faire de plus en plus chaud.
Et l'homme le sent.
Et l'homme a chaud, très chaud, trop chaud, bien trop chaud !
Tant et si bien qu'il finit par... se déshabiller !
Il retire son chapeau, son écharpe (rouge), son manteau et même tous ses vêtements.
Le soleil irradie de joie et de fierté :
— Tu vois, tu as essayé d'être violent, et tu n'as pas réussi.
Tu aurais pu essayer la douceur..., non ?

Là, j'ai compris.

Ma grand-mère me le disait toujours :

« On n'a pas besoin d'être violent pour obtenir ce que l'on veut ! »

Et elle avait raison, cette vieille femme que j'aimais tant !

15 LES BAGUETTES MAGIQUES

**Au pays des Indiens, on vit.
On mange, on parle, on rit, on rêve.
Comme partout.
On s'aime et on se déteste.
Comme partout.
On se bat et on fait la paix.
Comme partout
Au pays des Indiens, on vit.**



Deux garçons iroquois se disputent.
Ils étaient en train de jouer quand tout à coup, la dispute s'est installée
entre eux.
Comme ni l'un ni l'autre ne voulait reconnaître qu'il avait tort, les deux
gamins étaient sur le point d'en venir aux mains.

C'est alors que leur mère intervient :

— Eh là ! Écoutez-moi ! Regardez ce que j'ai ici pour vous.
Comme vous le voyez, ce sont des baguettes.

Mais ce sont des baguettes un peu particulières : ce sont des baguettes à dispute.

Elles sont magiques : elles ont le pouvoir de dire qui a raison !

Ils ne comprennent pas. Leurs yeux sont tout remplis d'étonnement.

Et elle leur explique ce qu'ils doivent faire avec ces baguettes magiques :

— Allez dans la forêt.

Là, vous planterez ces baguettes de telle manière qu'elles s'appuient l'une contre l'autre pour se tenir toutes trois debout. Vous devrez les laisser là pendant un mois. Et puis... oh, vous verrez bien ! Vous comprendrez ! Si elles tombent vers le Nord, c'est celui qui a planté la baguette du Nord qui avait raison. Si elles tombent vers le Sud, c'est celui qui a planté la baguette du Sud qui avait raison.

Les garçons prennent les baguettes.

Ils étaient convaincus que « les baguettes à dispute » indiqueraient celui qui avait raison.

Et le temps a passé, et les jours s'en sont allés.

Pluie, vent et soleil.

Automne et hiver.

Froid et chaleur.

Et le temps a passé, et les jours s'en sont allés.

Les baguettes sont tombées les unes sur les autres et ont commencé à pourrir.

16 LES MENDIANTS

Devant la grande mosquée, quatre mendiants sont assis et attendent les braves fidèles musulmans qui vont faire leurs prières du vendredi. Ils attendent et tendent la main dès qu'un brave homme passe devant eux.

Un homme, habillé comme un riche marchand, s'approche et leur dit :

— Prenez cette pièce et faites-en ce que bon vous semble !

C'est une belle pièce, en effet, lourde, et avec grande valeur : il doit être marchand de tissus cet homme !

— Je sais ce que nous allons faire, dit le premier qui était persan. Avec cet argent, nous achèterons de l'angour et nous le partagerons !

— Non, dit le second qui était arabe. Je veux de l'inab.

— Pas question, dit le troisième qui était d'origine turque. Achetons plutôt de l'uzum.

Le quatrième, qui était grec, n'est pas d'accord non plus.

— Moi, ce que je veux c'est du stafil.

Et ils discutent, et ils discutent.

Et ils se disputent, se disputent...

Pourtant, – écoutez ceci, c'est extraordinaire, mais, chut ! il n'y a que vous qui le saurez... – chacun, sans le savoir, réclamait dans sa langue maternelle la même chose : du raisin !

Oui, une belle grappe de raisins à se partager pour calmer la faim et la soif.

**Alors, qu'Allah soit loué !
Il y aura d'autres marchands
qui viendront pour la prière !**



17 LE HOQUET DE NASREDDINE

**Une autre histoire du plus sage
parmi les sages de l'Orient.
Disons que c'est comme cela qu'on en parle là-bas,
dans les pays de l'Asie Mineure.**

Nasreddine entre dans la boutique d'un pharmacien
et demande « quelque chose » pour lutter contre le hoquet.

Nasreddine n'a même pas le temps de réagir que le pharmacien pousse
un cri monstrueux (ce n'est pas un cri, c'est un hurlement de guerre !),
se jette sur lui et le frappe violemment. Nasreddine s'écroule, entraînant
plusieurs bocaux dans sa chute, et il se fait mal.

Il se relève, tout contusionné, et demande au pharmacien :

— Non mais qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes devenu fou ? Pour-
quoi vous criez comme cela ? Et pourquoi vous m'avez frappé ?

— Parce que, répond le pharmacien, pour lutter contre le hoquet, il
n'y a rien de meilleur qu'une bonne frayeur, c'est bien connu !



18 POUR DEMAIN, TU PLANTERAS QUOI ?

Lorsque M'Bolo le lièvre a vu sa future femme pour la première fois, il en est tombé éperdument amoureux.

Ne me demandez pas comment, ni pourquoi, c'est comme ça !

Chez lez lièvres, c'est comme ça !

Mais il n'est pas seul prétendant...

Bien sûr, les parents de la belle ont leur exigence.

C'est normal, quand même : on ne confie pas sa fille à n'importe qui.

— Brave et bon prétendant amoureux de notre fille, écoute-nous.

Prouve-nous que notre fille mangera toujours à sa faim.

Alors les uns après les autres, ils apportent des régimes de bananes, des sacs entiers de feuilles de manioc, d'ignames, de carottes et... plus encore.

M'Bolo, lui, le lièvre de mon histoire, ne présente qu'un noyau de mangue. Tout le monde s'étonne...

Mais lui, calmement, s'adresse à toute l'assemblée :

— Ce noyau, je vais le planter.

Vous verrez : une fois planté, il deviendra un arbre qui donnera des fruits toute une vie !

M'Bolo venait de prouver sa très haute sagesse.
C'était évident pour les parents.
Ils pouvaient lui confier leur fille. Sans hésiter.
Il était vraiment un homme qui avait
souci du lendemain.

**Ce genre d'homme est
homme de paix.**



19 LES PIRATES ET LE MUSICIEN

Mochimitsu est un grand musicien, très connu dans son pays, le pays aux montagnes pointues, aux rizières abondantes et aux mille jardins fleuris.

Il est connu et aimé de tous au Japon, et grande est sa sagesse, dit-on dans le pays.

Ce jour-là, il est parti en voyage, comme cela lui arrive souvent : combien de fois ne le demande-t-on pas pour venir jouer ou chanter dans telle ou telle partie du Japon.

Et... même dans telle ou telle partie du monde !

Ce jour-là, vous disais-je, il est en voyage... sur la mer... Il est sur un bateau qui navigue en haute mer quand tout à coup son bateau est attaqué par des pirates.

Catastrophe ! Que va-t-il se passer ?

Certains pillent tout et tuent... d'autres pillent et cassent tout mais laissent la vie sauve aux passagers...

D'autres encore...



Tous les passagers du bateau sont sur le pont, et le sabre va et vient. Les pauvres, ils essaient de se défendre ! Et parmi eux, Mochimitsu ! Mais hélas, Mochimitsu est musicien, lui, et son instrument est le hichiriki, pas le sabre ! Il ne sait pas manier le sabre, ... il ne peut pas se défendre contre les pirates. Très vite, il sait que sa dernière heure était arrivée... Mais..., quelle surprise ! une pensée lumineuse passe au travers de son esprit...

Et il se met à crier, plus fort que tous ces fous du sabre, et en même temps montre son hichiriki, son magnifique instrument de musique qu'il aime tant !

Et il supplie :

— Ô Pirates ! Vous avez pris mon bateau et je ne peux me défendre. Mais accordez-moi encore quelques instants de vie pour jouer de l'hichiriki !

Je vous prie de me laisser interpréter un morceau de musique que j'ai composé.

Un morceau de musique qui ne doit pas mourir !

Peut-être survivra-t-il dans vos mémoires ? Est-ce que je peux jouer ?

Un drôle de silence parcourt les gros yeux de ces pirates poilus et suant dans la bataille grossière. Puis le chef lève la main et les fait taire :

— D'accord. Nous pouvons attendre ! Vas-y, dépêche-toi !

Mochimitsu se met à jouer. Pour la toute dernière fois ! Il le sait. Il l'a choisi, il l'a proposé... Et dans sa musique, il déverse son âme. Les accords



de son merveilleux instrument flottent au loin sur les vagues. Il joue. Il joue de toute son âme, de tout son cœur, de tout son corps. La mer rejoint le ciel dirait-on. Les vagues écoutent, deviennent plus douces... Les oiseaux suspendent leur vol.

Dans un silence absolu, les pirates écoutaient. Jamais, ils n'avaient entendu une musique aussi belle. À la dernière note, le silence se prolongea. Les pirates avaient les larmes aux yeux. Le chef fit un signe à ses hommes. Et le pont du navire se vida.

Mochimitsu avait touché le cœur de ces brutes. Il les avait vaincus. Ils n'avaient plus rien à faire là. Et ils sont partis.

20 PARTAGER, C'EST FACILE! FACILE?

**Ah... Nasreddine !
Vous ne connaissez pas Nasreddine ?
Le sage parmi les sages d'Orient ?
Il est si connu et important en Orient
que tous les pays de là-bas disent
qu'il est leur héros national !
Et c'est ainsi qu'il est parfois turc, indien,
iranien, syrien... selon le conteur !
Pour moi, il est un sage...
Écoute cette histoire.**

Un jour, la femme de Nasreddine, le sage d'Orient, dit à son mari :
— La vie dans le village est devenue intenable : la moitié des gens
est très riche, pendant que l'autre moitié n'a pas de quoi manger. Si
toi, qui es respecté de tous, tu arrivais à les convaincre de partager
leurs richesses, alors, tout le monde pourrait vivre heureux, non ?
Qu'est-ce que tu en penses ?
— Ma femme, tu as absolument raison.
Je vais les trouver de ce pas.



L'homme quitte sa maison.
Toute la journée, sa femme l'attend.
Mais où est-il ? Mais que fait-il ?

Enfin, le soir, à la nuit tombée, il revient. Il est complètement épuisé.

- Alors ? l'interroge sa femme.
- Alors, eh bien, euh... j'ai réussi à convaincre...
- Qui ? Les riches, tu veux dire ?
- Non... les pauvres !

La nuit est longue quand une telle journée est passée..

21 PAUVRES ET RICHES

Il était une fois un pays...

Dans ce pays, il n'y avait pas de gens riches.

On n'y voyait pas de princesses vêtues de somptueuses robes de soie.

On n'y voyait pas non plus de riches marchands conduisant des attelages somptueux. Ni même de jeunes BCBG cherchant comment dépenser leur argent en achetant n'importe quoi de superflu... Ni...

Non, rien de tout cela.

C'était un triste pays, vous allez me dire.

Peut-être.

Peut-être pas.

Parce que, vous savez, dans ce pays...

il n'y avait pas de gens pauvres non plus !

Alors...



RIEN QU'UN FLOCON DE NEIGE

Un rouge-gorge interpelle une colombe :

— Dis, toi qui connais tant de choses,
dis-moi combien pèse un flocon de neige ?

La colombe se gonfle de fierté :

— Rien d'autre et pas plus que rien...

Le rouge-gorge sourit...

Il a envie de lui raconter ce qui s'est passé
il y a quelques jours :

— Écoute-moi.

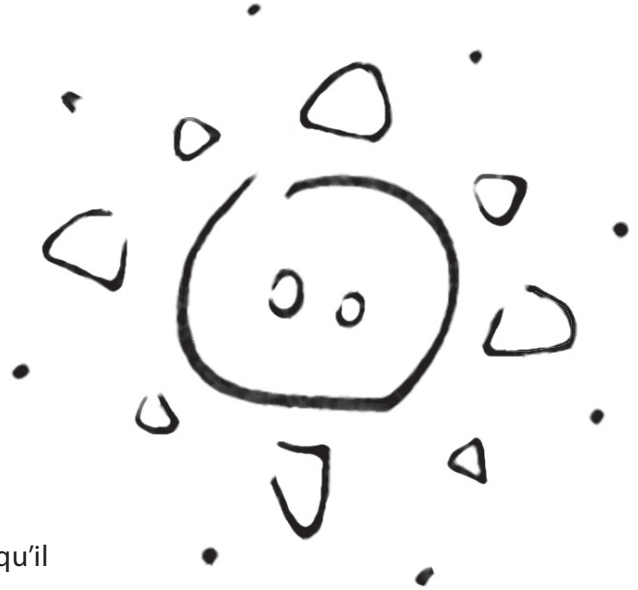
J'étais perché sur la branche d'un sapin lorsqu'il
s'est mis à neiger.

Je m'y attendais, on était en en décembre, l'hiver s'était installé.

Mais, tu sais, ce n'était pas une tempête de neige,
une simple chute calme et douce.

Il a neigé, des heures durant... Les flocons sont tombés calmement.

J'ai eu envie de compter, un à un, les flocons qui s'accumulaient
sur ma branche. Et c'est ce que j'ai fait.



Il en est tombé exactement 6.542.854. À l'arrivée du 6.542.855ème flocon, la branche a plié, puis s'est cassée !
Et tu me disais, rien d'autre et pas plus que rien !

La colombe n'a rien dit... puis s'est envolée.

Moi, je connais le langage des oiseaux.

Et je sais que la colombe apparaît souvent à des moments importants quand on parle de paix... Elle ne dit pas grand chose mais ses paroles sont importantes... et vite elle s'envole.

Alors moi je vous dis : peut-être manque-t-il une seule personne pour qu'un jour le monde bascule dans la paix.

Non, tu ne crois pas ?

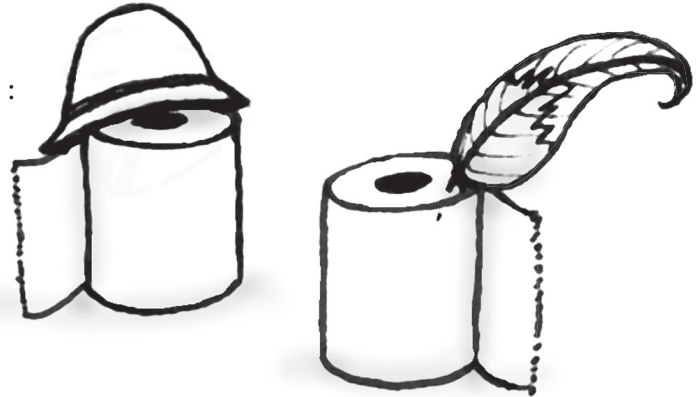


23 LE CORPS ET L'ESPRIT

Les Papous ne sont pas près d'oublier ce jour-là :
le jour où les Blancs sont venus chez eux !

Les Papous voient arriver les Blancs.

- Ils sont tout blancs... ??? Oh !
- Ils sont habillés... ??? Oh !
- Leur corps est tout blanc, tout propre,
tout recouvert... Oh !!!



Les Papous, devant cette blancheur, cette peau cachée, se disent qu'ils doivent être en présence d'Esprits. Ce sont des Esprits qui leur rendent visite, il n'y a pas de doute !

Mais une question importante se pose :

- Comment, alors qu'ils sont enfermés de haut en bas dans leurs vêtements, comment peuvent-ils soulager leur arrière et leur vessie ?

La question reste posée... dans toutes les têtes étonnées des Papous.

Jusqu'à ce matin-là où un petit Papou, malin et curieux, se dit qu'il suffirait de suivre un Blanc qui s'avance dans des fourrés pour se soulager. Et qu'ainsi il verrait !

Il connaît bien le terrain avec ses herbes hautes, ses buissons touffus, ses arbres larges et bas. Et ainsi il parvient à se cacher tout en avançant à la poursuite de ce Blanc qui a « des choses » à laisser à la terre ! Et il voit... le Blanc s'arrêter, écraser du pied les herbes, et... se décu-
lotter et s'accroupir. Puis... il l'entend pousser, péter, pousser encore, puis lancer un grand souffle satisfait.
Il a déposé, maintenant il se pose, et enfin s'apaise.

Le petit Papou curieux attend que le Blanc se relève et s'éloigne... Puis il s'approche de l'endroit... se baisse, et renifle... comme il le fait pendant la chasse, pour analyser les laissées d'un cochon sauvage. Et il constate... que c'est de la merde, de la merde comme la leur ! Et qu'elle sent tout autant.
Et que... bon soit, vous avez compris. J'arrête ici.

C'est depuis ce jour-là qu'on sait qu'il n'y a pas de différence entre les Blancs et les Papous, entre les paysans et les hommes d'Église, pas plus qu'entre les Jaunes et les Rouges, ceux du Sud et ceux du Nord, ceux qui sont riches et ceux qui sont pauvres. Ils ont tous autant de corps que d'esprit. Et c'est très bien comme ça.



24 LA COUVERTURE

En ce temps-là, la vie des gens était pénible et difficile. Les maisons étaient petites et les assiettes souvent vides ! Les pauvres devaient alors encore se partager la maison... et le peu qu'il y avait sur la table...

Et c'est ainsi que je peux vous parler de cette maison et de ces gens.

Dans cette maison vivaient tant bien que mal un homme, sa femme et leurs neuf enfants.

Le dernier est encore un tout jeune bébé au berceau.

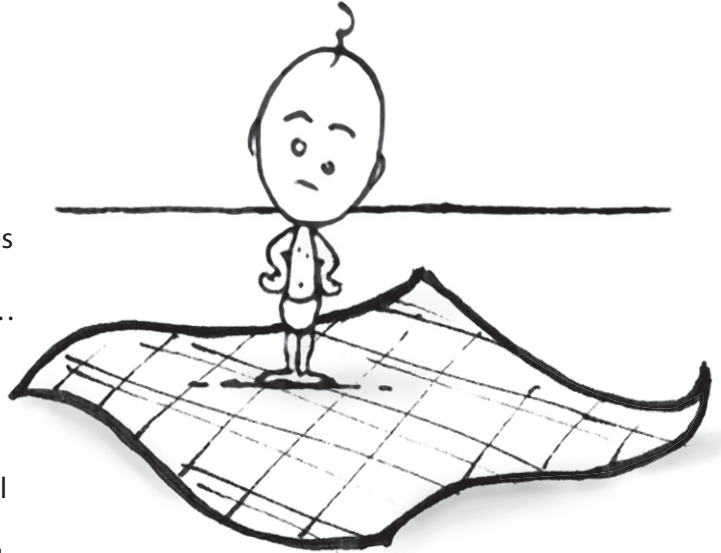
Dans cette maison, avec cette famille, vivait aussi le grand-père.

Il était tout vieux ce père du père, tout tremblant, tout recroquevillé sur sa canne.

— Un bon à rien ! disait souvent son fils.

Il nous prend la place et notre pain.

Comme si ce n'était pas déjà si difficile comme ça pour nous !



L'épouse le supplie encore.
Finalement, il accepte :
il lui donnera toute la couverture, à ce vieil homme inutile !

Mais écoutez ceci...
C'est incroyable, mais pourtant...
Au moment où le vieil homme s'apprête à quitter la maison en pleurant, on entend soudain une voix... Il n'y a pas de doute, cette voix vient du berceau ! C'est le bébé qui a parlé ! Et le bébé dit à son père :
— Non ! Ne lui donne pas toute la couverture ! Donne-lui seulement la moitié !

Le père est stupéfait. Ce bébé parle... et de plus il lui parle de sa propre proposition ! Il s'approche du berceau... et demande à son fils :
— Pourquoi ? Mais pourquoi donc ?
— Parce que, répond le bébé, j'aurai besoin de l'autre moitié pour te la donner, le jour où je te chasserai.

La voix de la sagesse prend parfois de curieux chemins pour nous parler... Vous ne trouvez pas ?

25 L'AVEUGLE QUI VOIT

**Celui qui voit n'est pas toujours celui qu'on croit.
Ce n'est pas moi qui le dis. C'est la tradition, la sagesse...
et le proverbe de ma grand-mère.**

Il était une fois un aveugle qui aimait par-dessus tout son épouse.

Et ce jour-là, il voulait lui faire un cadeau, un magnifique cadeau.

Son idée ? Lui offrir un oiseau au plumage coloré.

Ah quel homme, non ? Quel cadeau !

Oui, mais... comment faire... ?

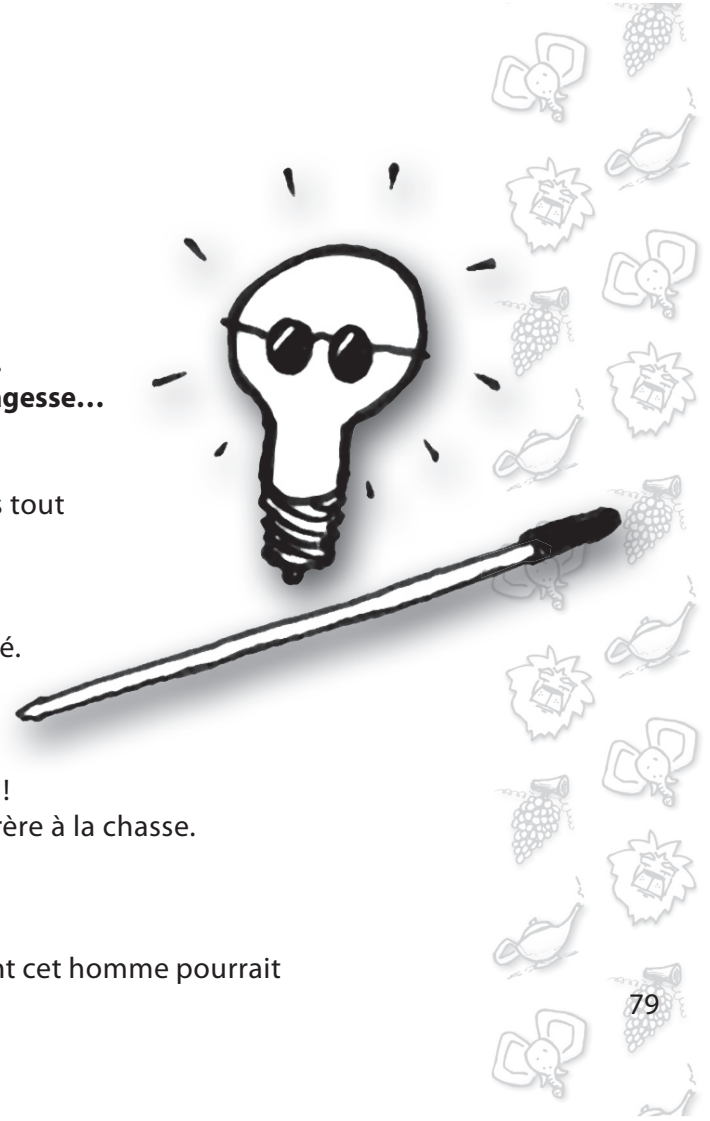
Comment l'attraper ? Pas facile pour un aveugle !

Très vite il se dit qu'il pourrait inviter son beau-frère à la chasse.

Il l'aidera, c'est sûr.

Et c'est ce qu'il fait...

Le beau-frère accepte en se demandant comment cet homme pourrait chasser.



Il est aveugle, il ne peut pas voir. Alors ?
C'est vrai, non, vous ne croyez pas ?

Ils marchent longtemps dans la forêt.
Pendant des heures, ils se taisent.
Arrivés à une clairière, ils s'arrêtent, et le beau-frère lui explique comment poser les pièges à oiseaux.
Les conseils et les minutes passent, et enfin ils les installent.
Mais le piège de l'aveugle est mal camouflé...
— Tu n'attraperas jamais rien avec un tel piège !
Il te faudra encore des semaines d'apprentissage...

Puis les deux hommes continuent à se promener.
Tous d'un coup, l'aveugle s'arrête :
— Attends ! Un oiseau s'apprête à prendre son envol.

En effet, dans les branches au-dessus d'eux, un merle s'envole.
L'aveugle avait entendu ses ailes se déployer...

Un peu plus tard, il s'écrie :
— Arrête, attention ! Il y a un jaguar.

Et, en effet, un jaguar bondit sur le chemin à quelques mètres d'eux et disparaît dans les bois. Le beau-frère est fort impressionné.
Il n'a rien vu venir ! Rien vu... ni entendu !

De retour à leurs pièges, le beau-frère voit que l'aveugle a attrapé un oiseau magnifique. On aurait dit que cet oiseau avait traversé un arc-en-ciel. Hélas, lui, dans son piège, il ne trouve qu'un oiseau très ordinaire au plumage insignifiant.

— Regarde ! On a attrapé des oiseaux ! dit-il en prenant l'oiseau arc-en-ciel pour le mettre dans sa besace.

À l'aveugle, il tend l'oiseau au plumage terne et dit :

— Tiens, toi aussi tu as quelque chose !

L'aveugle prend l'oiseau dans ses mains, passe ses doigts sur les ailes, le caresse doucement. Puis sans dire un mot, il le met dans sa besace.

Le beau-frère est tout content et il lui dit :

— Maintenant, nous avons chacun un oiseau.
Je te propose de faire une pause pour manger.

Et les deux hommes mangent et, tout en mangeant, ils bavardent.

— Toi, tu es d'une grande sagesse, dit le beau-frère.
Tandis que moi je me pose des tas de questions.
Par exemple, pourquoi est-ce que les hommes se battent ?
Pourquoi y a-t-il des guerres ? Sais-tu pourquoi ?

Pendant quelques instants, l'aveugle ne répond pas.

Puis il dit :

— C'est simple ! Les hommes se battent parce qu'ils se jouent des tours. Comme celui que tu viens de me jouer !



Le beau-frère a le souffle coupé. Il ne peut que répondre.
Alors sans rien dire, il ouvre sa besace, sort l'oiseau arc-en-ciel et le met dans le sac de l'aveugle en reprenant son oiseau.

C'est le silence qui s'est alors invité à les accompagner pour manger.
Les oiseaux chantent dans la forêt, comme si de rien n'était.

Puis le beau-frère parle à nouveau :

— Mais parfois lorsqu'il y a la guerre, les hommes savent s'arrêter.

Ils arrêtent de se battre et font la paix. Comment font-ils ?

— Ça aussi c'est simple ! Ils font ce que toi, maintenant, tu viens de faire.

Un sourire prend place sur le visage des deux hommes.

Chacun le voit. Chacun le sent. Chacun le goûte.

Puis ils se lèvent, reprennent leurs oiseaux, et poursuivent leur chemin.

Et aujourd'hui, ils marchent encore.

N'est pas toujours aveugle celui qu'on croit !

C'est ma grand-mère qui me l'a dit un jour.

Moi, je l'ai retenu pour toujours.

26 LE CHEVAL DU CALIFE

Le grand calife de Bagdad, la ville des mille et une nuits, nommé Al-Mamun possédait un magnifique cheval arabe. Un de ces chevaux magnifiques qui font des envieux, des jaloux, et même des brigands qui voudraient le posséder coûte que coûte ! Omar, un marchand de la ville voisine, était de ceux-là : il voulait absolument acheter le cheval. Et il était prêt à y mettre le prix. Chameaux, pièces d'or, bijoux précieux, rien ne l'arrêtait. Malgré tout cela, hélas pour lui, le grand calife ne voulait pas se séparer de son cheval. Vous pensez bien que le marchand est devenu furieux parmi les furieux.

— Si je ne peux pas l'obtenir en le payant, je l'aurai par la ruse !

Informé qu'Al-Mamun devait passer à cheval sur une certaine route, Omar se couche le long de cette route, déguisé en mendiant très malade. Et il attend...
Le grand calife arrive, aperçoit un homme tout sale, en loques,



et gémissant de douleur. Il se rend bien compte que l'homme a besoin d'aide. Il s'arrête, descend de son cheval. Et doucement, penché près de son oreille, il lui dit doucement qu'il va l'amener dans son palais pour le soigner :

— Hélas ! se lamente le mendiant, je n'ai pas mangé depuis des jours et n'ai pas la force de voyager.

Alors le calife soulève doucement l'homme, le place sur son cheval, avec l'intention de monter ensuite avec lui. Mais, quelle surprise pour le calife : dès que le soi-disant mendiant est en selle, il le voit partir au galop. Al-Mamun l'a reconnu. C'est Omar, le marchand jaloux ! Mais c'est trop tard. Il a beau courir après lui, il ne peut pas le suivre.

Le marchand fait quelques centaines de mètres avec le cheval, puis s'arrête et se retourne.

— Tu m'as volé mon cheval ! crie le calife Al-Mamun. Ce n'est pas juste. Mais tant pis... Par contre, en échange, j'ai une faveur à te demander.

— Laquelle ? crie l'autre.

— Que tu ne dises à personne comment tu es parvenu à avoir le cheval.

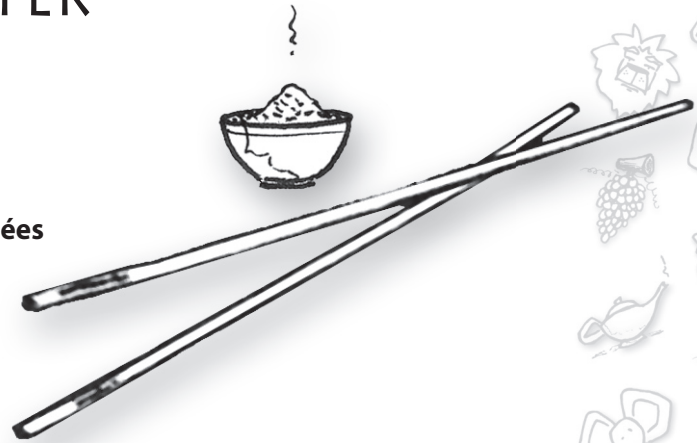
— Et pourquoi ?

— Parce qu'un jour, quelqu'un de réellement malade sera peut-être couché le long de la route et si ton stratagème est connu, les gens passeront près de lui sans lui porter secours...

**Ah ? Intéressante cette parole... Je la mets dans ma besace.
Dans mon sac de voyage. Elle me servira sur le chemin.**

27 LE PARADIS ET L'ENFER

**Il arrive que certains hommes aient des idées étranges et surprenantes.
Des idées tout à fait incroyables.
Pour des projets étonnants et curieux.
Mais là n'est pas l'important...
L'important c'est qu'à leur retour...**



Un jour, un homme veut visiter le Paradis et l'Enfer.
Un projet comme un autre, non ?

Arrivé en Enfer, il est surpris de voir les hôtes installés autour d'une immense table de banquet.

— Mais c'est qu'on mange bien ici, dirait-on...

C'est vrai : quelle table !

Les plats les plus succulents, les plus raffinés, les plus savoureux s'y trouvent en abondance.

Ah, quel festin !



— Tout compte fait, l'Enfer n'est peut-être pas si mal que ça ?
On raconte tant de choses ! On peut se tromper...

Mais après cette première réflexion... il remarque quelque chose d'étrange. Il s'approche, observe les personnes de l'Enfer de plus près... et il voit que ces convives restent affamés malgré le magnifique repas sous les yeux...

Mais comment est-ce possible ?

Il voit que leurs couverts sont énormes, démesurés même !

Tous les convives essaient de manier une cuillère ou une fourchette d'un mètre de long !

Il leur est donc impossible de prendre quelque chose dans leur assiette et de porter ces mets délicieux à la bouche.

— C'est donc ça l'Enfer !

Être assis à un festin et ne rien pouvoir déguster, même pas une seule bouchée !

Plus tard, il demande qu'on le conduise au Paradis.

À son grand étonnement, il voit les hôtes installés autour d'une immense table de banquet.

C'est exactement la même situation qu'en Enfer.

Mais alors ???

Il s'approche, regarde, essaie de comprendre...

Et il voit qu'au paradis aussi, chaque convive a une cuillère, ou une fourchette, d'un mètre de long ! Pourtant, tous se régalent.

Tous dégustent avec bonheur les plats délicieux.

Et il voit... Et il comprend...

Les habitants du Paradis, voyant qu'ils ne pouvaient pas porter la nourriture à leur bouche, utilisent les couverts en les tendant en face d'eux, pour donner à manger à l'autre !

Je vous avais dit qu'il arrive que certains hommes aient des idées étranges et surprenantes.

Par exemple d'aller faire un tour au Paradis et en Enfer.

Et que l'important c'est qu'à leur retour... ils ne sont plus les mêmes...

Parce qu'à leur retour... ils ont compris !

Et maintenant, à la fin de mon conte, c'est vous qui avez compris...

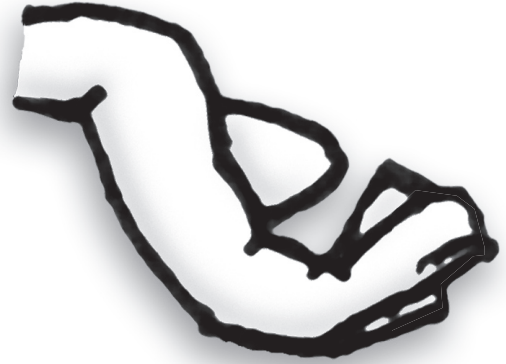
Alors... ne perdez pas votre temps en allant au Paradis ou en Enfer !

Vous savez, maintenant.



28 UN AMI, UN VRAI ?

**Un ami, c'est comme un gâteau au chocolat,
dur au coeur tendre.
J'aime le chocolat, c'est pour cela que je vous dis cela.
Mais j'aime aussi les histoires, écoutez celle-là.**



Un vieil homme sent qu'il arrive dans les derniers moments de la vie.
Il demande à son fils :

— Mon fils, la vie prend toute son importance à travers les amis
qu'on a. Et toi, mon cher enfant, sais-tu le nombre de tes amis ?

Le fils répond :

— Mon père, je crois en avoir une centaine !

Le père répond aussitôt :

— Tu sais, mon fils, j'ai rencontré beaucoup de gens dans ma vie.
Des sages aussi.

Eh bien, tous m'ont dit : *«N'appelle jamais un homme ton ami avant
de l'avoir mis à l'épreuve.»*

Il y eut un silence après ces quelques paroles.

Le vieil homme respire profondément, souffle court, puis lentement dit :

— Moi qui suis beaucoup plus vieux que toi, je n'ai connu dans toute ma vie que la moitié d'un ami. Comment pourrais-tu en avoir une centaine ? Je t'invite alors à les mettre tous à l'épreuve. Tu sauras comme cela si parmi eux il y a un ami, un vrai.

— Mais mon père, comment pourrais-je reconnaître un ami, un vrai ?

— Écoute-moi.

Abats un mouton, coupe-le en morceaux et mets-le dans un sac taché de sang.

Le sac sur le dos, tu iras trouver alors celui que tu appelles un ami en lui demandant de bien vouloir enterrer cet homme que tu as été obligé de tuer et que tu portes sur tes épaules. Et tu ajouteras : personne ne le saura et tu me rendras un grand service, car je suis dans une situation désespérée.

Le fils se lève et s'en va, sans rien dire.

Il va faire ce que le père lui a conseillé.

C'est son ami le plus proche qu'il va voir en premier lieu.

La réaction de l'ami est immédiate :

— N'entre pas dans ma maison !

Enterre ce mort toi-même : tu es responsable de ce que tu as fait.

Tu as commis une mauvaise action.

Va t'en, je ne veux plus te voir ici !



Et ainsi, le jeune homme se rend chez tous ses amis, mais partout il reçoit la même réponse. Rempli de tristesse, il revint alors chez son père et lui raconte ce qui s'est passé.

Le père lui dit :

— Tu sais, mon fils, j'ai rencontré beaucoup de gens dans ma vie. Des sages aussi.

Eh bien, tous m'ont dit : « *Nombreux sont les amis dans les jours heureux, mais dans la détresse ils sont rares.* » Je t'ai parlé d'un homme qui était la moitié d'un ami. Tu t'en souviens ? Va le trouver et écoute bien ce qu'il va te dire.

Le fils se rend alors chez cet homme.

Il lui demande de lui rendre le même service.

L'homme se rapproche du fils et lui dit, tout bas :

— Entre dans ma maison sans faire de bruit pour que les voisins ne t'entendent pas !

Et il ordonne à sa femme, à ses enfants et à tous ceux qui habitent chez lui de sortir.

Dès qu'il se retrouve seul avec le jeune homme, il l'emmène dans le jardin, creuse un trou pour y cacher le cadavre.

Quelle n'est pas la joie du jeune homme ! Voilà bien un ami, un vrai ! Le jeune homme lui avoue toute la vérité, et il le remercie.

Mais une question lui trotte encore dans la tête depuis le début de sa recherche :

— Mon père, si cet homme n'est que la moitié d'un ami, est-il possible de rencontrer un homme qui est un ami tout entier ?

Et, au fait, un ami entier existe-t-il ?

— Je n'en ai jamais rencontré moi-même, mais j'en ai entendu parler.

Et le père s'est endormi.

Et le fils est reparti.

Droit devant lui.

Et moi aussi, je rentre...

Et je pense que sur les chemins de la vie, on y est qu'un instant mais dans le coeur d'un ami, on y est toujours présent.

Mon ami m'attend, je vous en parlerai, quand le vieil homme sera réveillé...



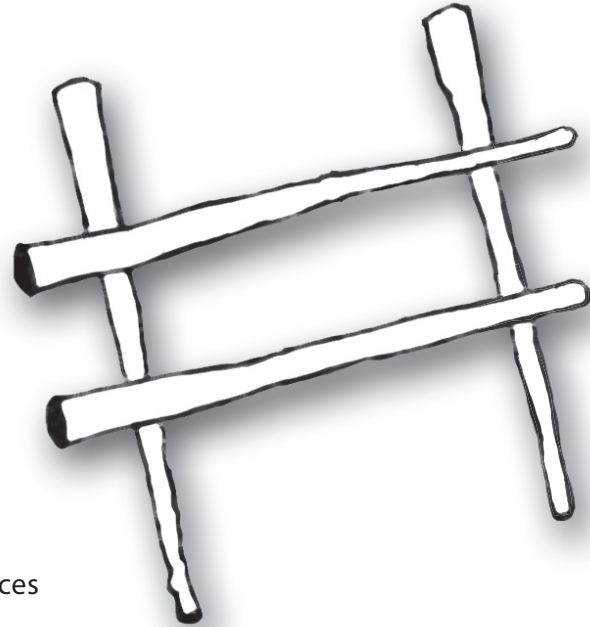
29 UN BÂTON, C'EST UN BÂTON, NON?

**On disait autrefois...
au temps des forêts sombres remplies de
brigands, de loups et de bêtes sauvages...
on disait... qu'il ne fallait jamais traverser
la forêt sans bâton.
Il fallait toujours avoir un bâton avec soi,
un bâton pour s'appuyer quand on est fatigué,
un bâton pour se défendre des brigands,
des loups et des bêtes sauvages.**

Et je vais vous raconter maintenant l'histoire de ces
gens qui ont voulu, un jour, traverser le bois.

Quand ces gens ont voulu traverser le bois, ce jour-là,
chacun a pris un bâton. Normal. Ils le savaient : quand on traverse une
forêt remplie de brigands, de loups et de bêtes sauvages, on prend
toujours un bâton avec soi.

C'est très important.



La journée est belle, le chemin agréable. Ils marchent. Certains sont déjà un peu fatigués après quelque temps : ils s'appuient alors sur leur bâton. Et ils continuent à marcher.

À marcher.

Tout en marchant, ils arrivent à la rivière. Ils l'avaient complètement oubliée la rivière, et il fallait la traverser !

Quelques-uns se mettent à frapper l'eau avec leur bâton, l'eau rapide et furieuse qui descendait des montagnes où la neige fondait.

Mais cela ne servait à rien. D'autres, avec leurs bâtons, repoussent l'eau de toutes leurs forces. Mais cela ne servait à rien non plus.

Que faire ?

C'est alors que trois d'entre eux se regardent, regardent leur bâton, regardent l'eau. Ils ont une idée. « *Et si on les mettait tous ensemble ?* » Ils attachent leurs 3 bâtons les uns aux autres, et... ajoutent le bâton des autres, et... voilà une sorte de petit radeau construit !

Et comme ça, ils peuvent traverser la rivière et continuer leur chemin.

Un peu plus loin, ils ont faim.

Pensez donc, le chemin, la marche... ça creuse !

Près d'eux, des arbres remplis de beaux fruits juteux.

Comment faire pour les cueillir ?

Quelques-uns se mettent à frapper les fruits avec leurs bâtons.

Mais cela ne servait à rien si ce n'est à les faire éclater.

D'autres, avec leurs bâtons, appuient sur les fruits. Mais cela ne servait à rien non plus si ce n'est à les écraser.

Que faire ?



C'est alors que quatre d'entre eux se regardent, regardent leur bâton, regardent les fruits. Ils ont une idée.

« *Et si on les mettait ensemble ?* »

Et les voilà qu'ils se mettent à fabriquer une sorte d'échelle avec leurs bâtons. Ils montent dans l'arbre. Ils cueillent les fruits... et ils les mangent. Et ils continuent leur chemin.

Quelque temps plus tard, le chemin est coupé.

Devant eux, d'énormes rochers tombés de la falaise barrent la route. Impossible d'aller plus loin. Certains se mettent à frapper le rocher avec leur bâton. D'autres se mettent à appuyer fort, très fort sur les rochers. Mais cela ne servait à rien non plus : ils n'allaient quand même pas bouger, ces rochers !

Que faire ?

La seule solution, les franchir...

C'est alors que cinq d'entre eux se regardent, regardent leur bâton, regardent les rochers. Ils ont une idée.

Ils prennent leur bâton par un bout. Donnent l'autre bout à l'autre et... forment une grande chaîne, une très longue cordée.

Et tout le monde passe les rochers, franchit l'obstacle.

À la sortie du bois, tout le monde a regardé son bâton.

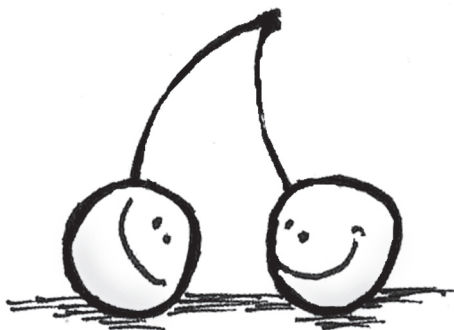
On leur avait toujours appris qu'un bâton, c'était un bâton.

Qu'il fallait toujours avoir un bâton pour traverser la forêt.

Qu'un bâton servait à s'appuyer quand on est fatigué.

Qu'un bâton servait à frapper si, par hasard, on était attaqué par des brigands, des loups ou des bêtes sauvages.

Mais maintenant qu'ils avaient traversé le bois, ils savaient qu'un bâton, c'est bien plus qu'un bâton... quand on l'assemble avec d'autres !



30 IL SUFFIT PARFOIS D'UN DOIGT!

Birbal, le sage conseiller de Akbar, le grand empereur des Indes, avait coutume de dire en toutes circonstances, les plus favorables comme les plus malheureuses :
— **Tel est le destin, tout est pour le mieux !**
Et c'est vrai que rien ne parvenait à le troubler.
Aucun événement n'était une fatalité pour lui.

Voici maintenant l'histoire.

Une guerre avait éclaté aux frontières de son empire. Elle avait été rude et difficile, longue et sanginaire. Et ainsi, l'empereur avait été absent de sa capitale durant de longs mois.

Et un jour, enfin, il revient.

Il a triomphé. Ses ennemis ont été vaincus.

Et sans doute ils n'oseront plus s'approcher de ses frontières avant longtemps.

L'empereur est fier, son peuple est fier, ils sont tous rassurés.



Mais on ne revient jamais pareil d'un combat.
On ne revient jamais entier d'un conflit.
L'empereur lui-même a reçu une blessure durant la bataille.
Et il confie à Birbal :

— J'ai perdu une phalange de mon petit doigt dans la bataille, mon
cher conseiller.

Le sage répond :

— Tel est le destin, tout est pour le mieux !

L'empereur est furieux :

— Si tu ne sais me répondre que cela, je ne veux plus te voir.
Tu es banni.
Quitte immédiatement la ville.
Retire-toi au plus profond de la forêt, et que je n'entende plus parler
de toi !

Des gardes s'emparent du conseiller et l'emmènent bien loin, hors de
la ville, et le laissent au milieu de la forêt.

Les mois passent.
Les saisons aussi.
La pluie laisse la place à la sécheresse.
La sécheresse s'éloigne quand la pluie revient.
Des mois passent.



Akbar occupe son temps à chasser. C'est sa passion.
Sa passion en temps de paix.

Un jour, il aperçoit un daim.

Il le poursuit discrètement, longtemps, avec une telle persévérance qu'il finit par distancer sa suite.

Il se retrouve seul. Il est perdu.

Que faire ? la nuit tombe déjà.

Il décide de s'arrêter, de passer la nuit sur place, pour reprendre son chemin à la lumière du jour. Il attache son cheval au pied d'un arbre et il s'enroule dans sa cape pour dormir.

Mais à peine a-t-il fermé l'œil que des bandits se jettent sur lui et le capturent !

Il n'a même pas eu le temps de réagir !

Il savait qu'une bande de malfaiteurs écumait la région depuis plusieurs années. Il avait bien essayé de les attraper, mais aucune expédition militaire n'avait pu en venir à bout.

Les brigands entraînent l'empereur dans leur repaire où le reste de leur troupe les attendait.

Tous poussent des hurlements de joie à la vue d'Akbar.

L'empereur pense qu'il a été reconnu et que l'enthousiasme des brigands est dû à la perspective d'une riche rançon : ils ont fait prisonnier l'empereur ! Oui, l'empereur en personne !

Or, il n'en est rien.

Il s'approche, lentement, doucement, sur ses gardes...

Quand il arrive à l'endroit où le feu brûle, il voit un homme assis près des flammes.

Et... il reconnaît... oui, c'est bien lui ! Il voit que c'est Birbal, son conseiller qu'il a banni du royaume ! C'est bien lui !

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Quelle émotion ! Quelle surprise bienheureuse !

Et l'empereur lui raconte sa terrible aventure.

Puis il ajoute :

— Si je n'avais pas perdu une phalange au combat, je ne serais déjà plus de ce monde. Tu avais raison : « *Tel est le destin, tout est pour le mieux !* »

Je me rends compte que j'ai été injuste en te chassant, et en te condamnant à vivre une existence misérable durant ces longs mois.

Le conseiller répond alors :

— Si tu ne m'avais pas banni, mon cher maître, j'aurais été à tes côtés quand tu t'es égaré. À moi, il ne manque aucune phalange aux doigts. Ainsi, j'aurais été parfait pour le sacrifice... J'aime mieux ce qui s'est passé !

Je peux donc dire une fois de plus : « *Tel est le destin, tout est pour le mieux !* »

Et ils se sont mis à rire, à rire, à rire tellement que la forêt entière s'est mise aussi à rire !

Le rire est arrivé jusqu'aux portes de la ville.

Les gardes l'ont entendu.

Ils sont venus chercher l'empereur et son conseiller.

Et ... tout était pour le mieux !

Moi aussi j'ai entendu leurs rires.

Je me suis approché d'eux.

Et c'est ainsi qu'ils m'ont raconté l'histoire.

On a ri longtemps au cœur de la nuit.

Maintenant je suis ici, pour vous la raconter...

Et pour rire avec vous !

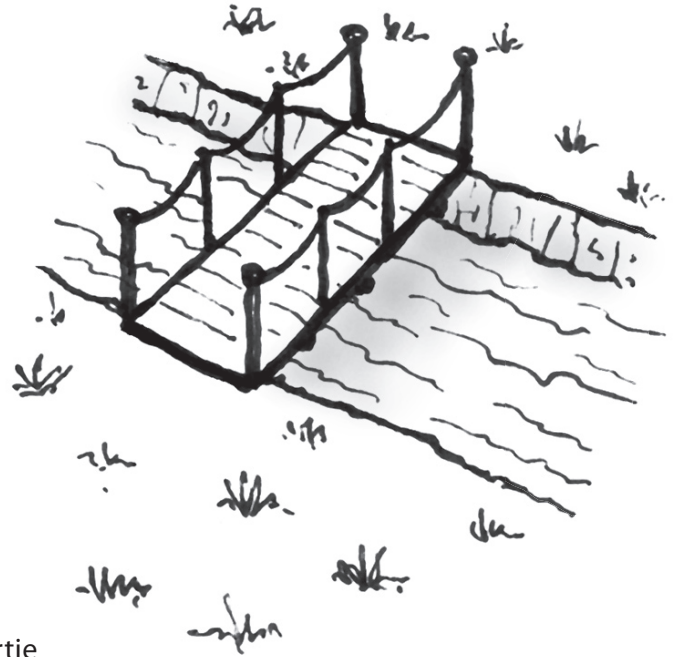


LES DEUX AMIS

Le vieux Jo vivait seul à la campagne.
Il n'avait qu'un voisin : le vieux Fred.
Le vieux Jo et le vieux Fred étaient amis, ...
amis depuis toujours !
Ils vivaient cette amitié depuis si longtemps
que, sans doute, elle avait toujours existé.
Ils avaient grandi ensemble.
Joué et travaillé ensemble.
Ils avaient ri et pleuré ensemble.
Puis, ils avaient vieilli ensemble...

Maintenant, ils sont seuls : leur épouse est partie
dans l'au-delà depuis des années, et les enfants sont partis
faire leur vie ailleurs.
Ils ne leur reste plus que leur ferme... et leur amitié.

Mais voilà que pour la première fois, ils se sont disputés.
Pourquoi ?
Oh, pour une bêtise !



Écoutez... vous ne le croirez pas, mais, bon, il faut me croire.

À cause d'un veau égaré... Eh, oui !

Un matin, sur les terres du vieux Fred, un veau se promène, perdu.

D'où vient-il ? À qui est-il ?

Ni l'un ni l'autre n'en a vraiment besoin, mais chacun dit que c'est le sien.

Le vieux Jo :

— Non, ce veau a les mêmes taches que ma vache. Je le reconnais.

Il est à moi !

Le vieux Fred :

— Non, ce veau a couru vers moi en meuglant : il m'a reconnu. Il est à moi !

Et la discussion monte, s'amplifie, tout comme leur voix et leur entêtement !

Résultat : le silence !

Ils se sont tourné le dos et ils ne se sont plus adressé la parole.

Une semaine, deux semaines, trois semaines...

Un mois, deux mois, trois mois... cela a duré.

Les disputes ne voient pas le temps passer, tout le monde sait cela.

Jusqu'au jour où, un matin, quelqu'un frappe à la porte du vieux Jo.

Il n'attend personne. Étrange... Qui cela peut-il bien être ?

Il ouvre la porte et se trouve face à un jeune homme qui porte une boîte à outils en bandoulière.



— Je suis charpentier, et je cherche du travail.
Peut-être que vous avez du bricolage à faire par-ci, par-là.
Je pourrais vous donner un coup de main si vous voulez.

Le vieux Jo n'était pas homme à engager n'importe qui sans savoir à qui il avait à faire, mais ce qui le frappe chez ce nouveau venu, c'est sa voix douce et son regard profond.

— Ok ! Mais nous allons d'abord discuter un peu ensemble.
Je vous invite à ma table, et ainsi nous pourrons parler du travail à faire.

Il le fait asseoir et lui sert un ragoût qui mijotait sur le feu, du pain fait maison, du beurre frais et de la confiture aux groseilles de son jardin.
Un délice !

Et ils se mettent à bavarder de choses et d'autres, tout en savourant ce succulent ragoût de vieux connaisseur.

Au cours de la conversation, le vieux Jo se dit en lui-même que le jeune homme lui plait beaucoup, que c'est un homme de confiance, et aussi de grande sagesse.

Et il lui dit :

— Le ciel vous envoie ! J'ai en effet un vrai boulot pour vous.
Un travail important et urgent à faire ! Regardez là-bas par la fenêtre de la cuisine. Vous voyez la ferme là, de l'autre côté du chemin ?
Ça, c'est le voisin.

Et vous voyez ce ruisseau qui délimite nos propriétés ? Et bien la

Le vieux Jo descend de sa charrette et... reste bouche bée.
Qu'est-ce qu'il voit, là, devant lui... !!
Une clôture ? Non ! Un pont ! Un pont qui relie les deux côtés du ruisseau. Un magnifique pont décoré avec une main courante sculptée !
Quel travail ! Mais aussi quelle surprise !

Le vieux Fred attendait.
Et les mains tendues en avant, il traverse le pont en disant :
— Jo, tu es vraiment chic d'avoir fait ce pont. Moi, je n'aurais pas pu.
Je suis tellement heureux. On va à nouveau être amis !

Le vieux Jo a pris les mains de son ami et il lui a dit :
— Tu sais Fred, ce veau, il est à toi ! Je le sais bien.
Moi, tout ce que je veux, c'est être ton ami.

Pendant ce temps, le charpentier range ses outils.
Puis, il hisse sur son épaule sa boîte à outils.
Il se tourne pour s'en aller mais le vieux Jo l'appelle :
— Non, attendez ! Ne partez pas si vite !
Restez avec nous, j'ai plein de projets pour vous !

Le charpentier le regarde en souriant :
— J'aimerais bien rester, Jo, mais vous voyez, c'est impossible !
Il reste encore tant de ponts à construire...

Puis il est parti.

Mon histoire se termine ici.

Je pars aussi.

Il me reste encore tant d'histoires à raconter...



32 IL FAUT SAVOIR : L'ÂNE OU EUX !

**Épée, mitraillette, parfois caresse et douceur.
Tel est le regard des gens.
C'est comme ça.
Pas de choix.
Mais mon regard à moi, c'est mon choix.**

تصوف

Le fils de Nasreddine avait treize ans.
Il ne se trouvait pas beau.
À tel point même qu'il refusait de sortir de la maison !
Il disait sans arrêt à son père :
— Les gens se moquent de moi !

Son père lui répétait toujours les mêmes mots :
— Il ne faut pas écouter ce que disent les gens !
Ils critiquent souvent à tort et à travers.

Et pourtant, le fils ne voulait rien entendre...
Et le père se demandait chaque soir, avant de s'endormir :

— Comment lui faire comprendre ?
Les mots ne lui suffisent plus.
Comment faire ?
Mon fils ne rit plus : comment lui rendre son rire ?

Un soir, Nasreddine s'attarde sous le ciel étoilé.
Il réfléchit longtemps, très longtemps.
Et tout à coup, il sourit.
Il a trouvé.
Et il se lève en remerciant le ciel.
Il rentre dans la petite maison pauvre, et dit à son fils :
— Demain, tu viendras avec moi au marché.
J'ai besoin de toi. On partira très tôt.

Alors que le soleil se lève à peine, ils quittent la maison.
Nasreddine Hodja s'installe sur le dos de l'âne et son fils marche à côté de lui.

À l'entrée de la place du marché, des hommes sont assis.
Ils bavardent.
Quand ils voient Nasreddine et son fils, ils ne peuvent s'empêcher de se dire :
— Regardez cet homme, il n'a aucune pitié !
Il est bien reposé sur le dos de son âne et il laisse son pauvre fils marcher à pied. Pourtant, il a déjà bien profité de la vie, il pourrait laisser la place aux plus jeunes !



Nasreddine dit à son fils :

— As-tu bien entendu ?

Retiens bien leurs paroles.

Demain, tu reviendras avec moi au marché !

Le lendemain, ils repartent au marché alors que le soleil se lève à peine.

Nasreddine et son fils font le contraire de ce qu'ils avaient fait la veille.

Le fils monte sur le dos de l'âne et Nasreddine marche à côté de lui.

À l'entrée de la place, les hommes sont toujours là.

Ils bavardent.

Quand ils voient Nasreddine et son fils, ils ne peuvent s'empêcher de se dire :

— Regardez cet enfant, il n'a aucune éducation, il n'a aucune politesse.

Il est assis tranquillement sur le dos de l'âne, alors que son père, le pauvre vieux, est obligé de marcher à pied ! C'est une honte !

Nasreddine dit à son fils :

— As-tu bien entendu ?

Retiens bien leurs paroles.

Demain, tu reviendras avec moi au marché !

Le lendemain, ils repartent au marché alors que le soleil se lève à peine.

Nasreddine Hodja et son fils sortent de la maison à pied en tirant l'âne derrière eux.

Quelle honte !

Nasreddine dit à son fils :

— As-tu bien entendu ?

Retiens bien leurs paroles.

Demain, tu reviendras avec moi au marché !

Le lendemain, ils repartent au marché alors que le soleil se lève à peine.
Cette fois-ci, ils portent l'âne sur leurs épaules.

À l'entrée de la place, les hommes sont toujours là.

Ils bavardent.

Quand ils voient Nasreddine et son fils portant l'âne, ils ne peuvent s'empêcher de se dire :

— Regardez ces deux fous, il faut les enfermer.

Ce sont eux qui portent l'âne au lieu de monter sur son dos !

C'est drôle de voir de tels fous sur la terre !

Nasreddine dit à son fils :

— Tu as bien entendu ?

Quoi que tu fasses dans ta vie, les gens trouveront toujours quelque chose à dire.

À redire et à critiquer.

Il ne faut pas écouter ce que disent les gens.

Vis ta vie.

Tu es beau : sache-le.

N'écoute pas les autres.

Nasreddine et son fils ont éclaté de rire !
Ils s'étaient bien moqués des moqueurs !

Dis, au fait, qui est l'âne ?



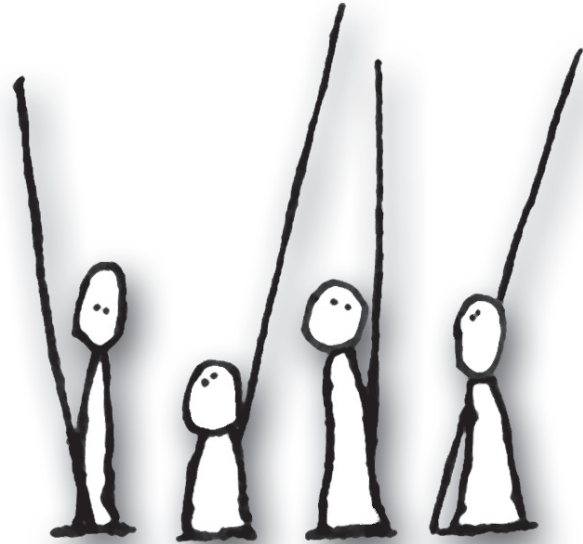
LE PEUPLE QUI SOULEVA LE CIEL

Dieu a créé le monde :
la terre, la nature, les hommes.
Ça, vous le savez.
Mais il faut dire qu'il l'a fait
en quelques heures seulement, et...
Mais ça vous ne le saviez pas !
...et il a fait quelques erreurs !
Oui, ça vous le devinez, non ?

Il y a de cela très longtemps, le Créateur partait régulièrement en voyage.
Il avait encore tant et tant de choses à faire qu'il fallait bien qu'il aille par-ci par-là.

Lorsque le Créateur voyageait, il emportait toujours d'innombrables cadeaux avec lui.

À chaque peuple qu'il rencontrait, à chaque fois, il donnait un cadeau.
Ce cadeau, c'était... une langue ! C'était son cadeau, son cadeau de grand créateur, d'éminent ordonnateur...



Un jour, le Créateur arriva dans le pays des Indiens du Pacifique, le Michoacán.

Il s'arrête, regarde autour de lui et il dit :

— Ce pays est si beau ! Pourquoi aller plus loin ?

Je vais m'arrêter ici : pour moi, c'est le plus beau pays de la terre.

Et Dieu sait si j'en ai vus...

Mais, dans ses mains, il lui restait encore plusieurs langues.

Beaucoup de langues.

Alors, il les déversa là, toutes là, toutes dans le même pays.

Mais hélas, ce qui devait arriver arriva : plus personne ne se comprenait !

De plus, le Créateur avait installé le ciel très bas.

Beaucoup trop bas !

Les grands se cognaient la tête.

Et certains en profitaient pour grimper dans le Monde d'En Haut.

Et cela n'allait pas, mais alors pas du tout !

Parce qu'il y a un temps pour passer dans le Monde d'En Haut.

On n'y entre pas comme ça, n'importe quand ni n'importe comment !

Chaque chose en son temps !

Et les gens de Michoacán s'inquiétaient :

— Que faire ? Le Créateur a posé le ciel beaucoup trop bas et nous, sans langue commune, nous n'arrivons pas à nous comprendre.



Et un jour de plein soleil, les sages se réunissent.
Ils sont là, ensemble, fumant la pipe des sages, tout en regardant la poussière.

Et tout à coup, le plus vieux se redresse et dit :

— Il existe une solution. Chacun d'entre nous peut apprendre un mot. Un seul, mais le même ! Ce mot c'est Ya-How !

Et Ya-How veut dire : « Allons-y ! ».

Un autre ajoute :

— Et puis chacun peut fabriquer un bâton. Un seul, mais très long !

Le vieux sage ajoute alors :

— Oui, et chacun va fabriquer son bâton. Un bâton très long. Il reste de grands arbres.

Nous allons nous en servir pour nos bâtons. Allons-y ! Tout le monde peut aider. Vous connaissez déjà le mot : « Ya-How »!

L'un des sages s'adresse à la foule :

— Maintenant préparez vos bâtons !

Et sachez ceci : toute chose arrive par quatre fois.

Le 4 est un chiffre magique.

Maintenant, tous les gens de Michoacán sont réunis et ils connaissent tous le mot magique.

Le vieux sage reprend la parole :

— À présent, posez vos bâtons contre le ciel !

Et tous ensemble crions : «Ya-How» !

Et le ciel s'élève, s'élève... un tout petit peu !

— Encore, encore ! Que chacun pousse de toutes ses forces !

Ya... a... a-How ! Et le ciel s'élève encore... un peu plus.

— Y-a-t-il quelqu'un qui ne pousse pas ? On doit tous pousser. Plus fort ! Encore !

Et si on criait d'une grosse voix ? YA...A...A...A...A-HOW !

Et le ciel s'élève, s'élève... encore un peu.

Le vieux sage appelle à la solidarité, à la force collective du peuple :

— Et maintenant on va pousser pour la quatrième fois.

Peut-être qu'il y en a un parmi nous qui ne pousse pas encore de toutes ses forces ? Allons-y ! C'est notre dernière chance ! YA... A... A...

A... A... A-HOW !

Et petit à petit, le ciel s'élève, s'élève et remonte bien loin de la terre.

— Oh ! Regardez ! On a réussi !

D'un seul cœur, d'un seul esprit, d'une seule force réunie pour un but commun, ils ont réussi à pousser le ciel tout là-haut.

Là où il se trouve encore aujourd'hui.

Pourtant...



Les choses ne sont jamais simples.
Alors que tout le monde s'affairait, quelques chasseurs étaient occupés à chasser l'élan.
Ils ne prêtèrent aucune attention à ce qui se passait.
Alors que les autres soulevaient le ciel, l'élan bondit dans le Monde d'En Haut.
Et les chasseurs le suivirent.
Et, vous savez, ils sont restés coincés là-haut, dans le Monde du Ciel !
Coincés pour l'éternité !
Ce sont les étoiles de la Grande Ourse qui scintillent là-haut dans le ciel.

Il y avait aussi des pêcheurs occupés à pêcher et qui ne prêtèrent aucune attention à ce qui se passait.
Alors que les autres soulevaient le ciel, ils sont restés coincés là-haut, dans le Monde du Ciel.
Ce sont les étoiles de la constellation du Poisson qui aujourd'hui encore se trouvent là-haut dans le ciel.
Pour l'éternité.
Enfin, on l'espère...

**Alors quand je regarde le ciel le soir, je raconte cette histoire.
Je vois la Grande Ourse, la constellation du Poisson.
Et je me dis...
Qu'il suffit parfois d'un seul mot pour soulever le ciel.**

34 LES TROIS POILS DE MOUSTACHE DU LION

Il y a une femme.

Il y a un garçon.

Il y a un homme.

Et il y a aussi un vieux sage.

Voilà l'histoire...

La femme.

Bizunesh, une femme des montagnes d'Afrique,

épouse Gudina, un homme des plaines.

Quand elle aménage dans sa nouvelle demeure,
elle découvre que son mari a un fils, le petit Segab.

Le garçon.

Segab est un petit garçon bien triste car il n'a plus de maman.

Bizunesh aime beaucoup Segab et fait tout son possible pour être une
bonne mère.

Elle raccommode ses chemises, rapièce ses chaussures.

Elle lui demande toujours ce qu'il aimerait manger.

Et quand elle prépare du ragoût, elle réserve toujours les morceaux les



plus succulents pour le petit Segab. Mais...
Segab ne lui dit jamais merci.
En fait, Segab ne lui dit rien du tout.
Il ne lui parle jamais.
Jamais de jamais !

L'homme.
Gudina est marchand.
Il voyage avec les caravanes des mulets vers les cités de l'au-delà de
l'horizon.

Ainsi Bizunesh se retrouve souvent seule à la maison avec le petit garçon.
Toute gentille, elle lui dit :
— Tu sais, j'ai toujours voulu avoir un enfant.
Et voilà que Dieu m'a donné un fils ! Je t'aime énormément, mon
garçon !

Elle essaie de le prendre dans ses bras, de le câliner, mais lui, il part en
courant et hurle :
— Et bien moi, je ne t'aime pas !
Tu n'es pas ma mère. Ma mère est morte.
Toi, je te déteste. Je te déteste, tu comprends ?!

Elle raccommode ses chemises et lui, il court dans les buissons pleins d'épines pour les déchirer à nouveau.

Il va patauger dans la rivière pour abîmer les nouvelles chaussures que Bizunesh lui a offertes.

Et à chaque fois que Bizunesh veut le prendre dans ses bras, il s'enfuit.

Vous pensez bien que si on ouvre la porte de la chambre de Bizunesh, on la voit pleurer... pleurer ce manque total de reconnaissance, ce « retour d'amour » comme elle disait.

Mais malgré tout, elle se languit du jour où son petit garçon l'aimera comme, elle, elle l'aime.

Un jour, Segab fait une fugue.

Il reste dans la forêt jusqu'à ce que son père vienne le chercher.

De retour à la maison, il ne se laisse pas approcher.

Et cette nuit-là, Bizunesh pleure de toutes ses larmes de son corps.

Et cette nuit-là, elle prend la décision :

— Demain, j'irai trouver le vieux sage de la forêt.

Je lui demanderai de l'aide.

Le lendemain, la femme triste va trouver le vieux sage.

Elle a dû traverser une partie de la forêt, puis passer par les rochers cachés pour arriver enfin au domaine des grottes où vit le sage.

Elle lui raconte l'histoire de son fils et dit :



— Faites-moi une potion magique afin que Segab puisse m'aimer comme il aimait sa propre mère.

Le vieux sage lui répond :

— D'accord.

C'est possible d'arriver à ce que tu demandes en buvant une potion magique.

Mais pour concocter cette potion il me faut... quelque chose de très particulier.

Quelque chose de très rare, et de très difficile à obtenir.

Ce sont des poils des moustaches d'un lion. Mais pas n'importe quel lion : le lion féroce qui vit dans le désert de la Roche noire au-delà de la rivière.

Apporte-moi trois poils des moustaches de ce vieux lion.

La jeune femme est horrifiée, terrorisée :

— Mais comment ? Le lion va me dévorer !

— Ça je n'en sais rien. Moi, je connais les potions magiques. Pas les lions.

Et le vieux sage remonte ses lunettes cassées, puis se retourne et s'en va en silence.

Il a tout dit.

À elle d'agir si elle le veut.

Mais comme Bizunesh aime tendrement Segab, elle se dit que deux ou trois poils, ma foi, ce n'est sans doute pas grand-chose.

Elle se dit qu'elle trouvera bien un moyen de les prendre au lion féroce.
Et peut-être même, elle les ramassera par terre !

Et voilà la femme partie...

Elle traverse la rivière et pénètre le désert de la Roche noire.

Là, elle aperçoit au loin le lion.

C'est son territoire, elle le sait.

Elle l'observe.

Qu'est-ce qu'il a l'air féroce !

Il a vu que quelqu'un est entré sur ses terres.

Il ouvre grand la gueule, et il rugit comme seul peut le faire un vieux lion grincheux et susceptible...

Bizunesh a si peur qu'elle s'enfuit à toutes jambes.

Le lendemain, elle est de retour.

Elle veut y arriver.

Elle a, cette fois-ci, dans la main, un gros morceau de viande fraîche.

Elle pose la viande à quelques kilomètres du lion avant de prendre ses jambes à son cou.

Le jour suivant, elle y retourne.

Avec un gros morceau de viande fraîche.

Mais, cette fois, elle s'approche davantage.

Elle pose la viande sur un rocher à deux kilomètres à peine du lion.



Et elle s'enfuit.

Le troisième jour, elle revient avec un gros morceau de viande fraîche. Cette fois, elle le pose à un kilomètre et puis elle s'assied et observe le lion se régaler.

Et chaque jour, Bizunesh apporte de la viande fraîche.

Et chaque jour, elle s'approche davantage.

Chaque jour, elle s'approche...

Vient le jour où elle est à peine à cent mètres du lion.

Le lion la voit, il ne peut s'empêcher de rugir.

Elle a compris que son rugissement a maintenant un ton différent ; c'est un rugissement plutôt amical.

Et pendant qu'il mange, Bizunesh lui tient compagnie.

Elle lui parle. Elle lui dit qu'il est beau, qu'il est grand, qu'il est fort.

Le lendemain, elle pose la viande à moins de dix mètres.

Et pour finir vient le jour où Bizunesh est si proche du lion qu'elle peut lui lancer la viande.

La mâchoire puissante du lion est grande ouverte.

Et clac !

Elle se referme.

Bizunesh entend les crocs géants déchirer la viande.

Elle a si peur qu'elle tremble.
Mais comme elle aime tendrement Segab – c'est pour lui qu'elle est ici –,
elle ferme les yeux, tend son bras et vite, très vite, elle arrache trois
poils des moustaches du lion.

Rapide comme une gazelle, elle s'enfuit.
Elle court, elle court, ne se retourne pas.
Elle sort du territoire de la Roche noire et enfin pénètre dans le do-
maine des grottes.
Le vieux sage est toujours là, on dirait qu'il l'attend.
Ouf !

Elle est tout essoufflée.

Elle parvient à dire, entre deux respirations :

— Voici, maître, les poils des moustaches du lion féroce qui veille
au-delà de la rivière dans le désert de Roche noire ! Maintenant, je
vous en prie, faites-moi la potion magique et je suis sûre que Segab
m'aimera.

Le vieux sage prend les poils de la moustache du lion, et les jette plus
loin...

Il prépare alors... un peu de thé qu'il offre à la jeune femme étonnée !
Puis le vieux sage lui dit :

— Nul besoin de potion magique !

Tu as compris comment on s'approche d'un lion.

Lentement... très lentement... Progressivement...

Maintenant, fais de même avec ton fils.



Et lentement... tu gagneras son amour.

Et il y avait aussi un lion dans mon histoire.

Mais je ne vous en avais pas parlé au début, de crainte de vous effrayer.

Mais maintenant que vous avez compris, je peux m'en aller...

en rougissant.... !

Pardon, en rugissant.



35 UN AMI, UN VRAI? POSSIBLE!

**C'est le temps qui fait l'amitié.
Et le conteur.**

**Voilà, je suis rentré.
J'ai pris le temps de marcher.
Le temps de l'amitié.
Je prends maintenant le temps de conter.**

**J'ai encore envie de vous parler de ce vieillard.
Écoutez alors mon histoire.**

Avant de mourir, un vieil homme sage, demandait à son fils :
— Mon fils, la vie prend toute son importance à travers les amis
qu'on a.

Le fils est parti à la recherche de l'ami, le vrai.
Il l'a trouvé, mais son père lui dit que cet homme n'est que la moitié
d'un ami.



Mais une question chiffonne toujours la tête du jeune homme depuis le début de sa recherche :

— Mon père, si cet homme n'est que la moitié d'un ami, est-il possible de rencontrer un homme qui est un ami tout entier ?
Et, au fait, un ami entier existe-t-il ?

Le vieil homme lui répond :

— Je n'en ai jamais rencontré moi-même, mais j'en ai entendu parler. On m'a dit qu'il y a longtemps, deux marchands qui habitaient des villes très éloignées l'une de l'autre et qui ne se connaissaient pas personnellement, étaient des amis, des vrais. Des amis entièrement vrais.

Et le vieillard lui raconte cette histoire :

Un jour, le premier marchand décide de se rendre dans la ville où vit le second marchand.

Ce dernier apprend que son ami est en route : il se dépêche d'aller à sa rencontre, l'embrasse et le conduit dans sa maison. Il donne en son honneur une grande fête qui dure huit jours et il montre à son invité toutes ses richesses, ses esclaves – femmes et hommes – et ses instruments de musique. Quelle joie d'avoir son ami près de soi !

Huit jours plus tard, le marchand invité tombe malade.

Son hôte en est très attristé. Vite, il fait venir tous les médecins et tous

les sages du pays qui examinent le malade pour le soigner, donner un remède à son mal. Mais, hélas, aucune des grandes autorités médicales ne trouve la cause du mal.

Après des jours et des jours, des recherches et des recherches, ils finissent par affirmer qu'il est malade d'amour.

Aussitôt le marchand va trouver son ami :

— Dis-moi, mon pauvre ami, l'objet de ton amour vit-il dans ma maison ?

Le malade répond :

— Si tu me montres toutes les femmes qui habitent chez toi, je te désignerai celle que j'aime.

Le marchand fait venir toutes les esclaves de la maison pour que son ami désigne celle qui lui a fait battre son cœur à en être malade. Toutes ces jeunes femmes, éblouissantes et belles, élégantes et gracieuses, certaines blanches comme un grain de raisin sucré, d'autres noires comme un morceau de chocolat, ou d'autres encore métissées à croquer... s'arrêtent quelques instants devant le marchand. Des visages palissent de crainte ou d'envie ; des sourires interrogateurs font place à des regards remplis d'attente... Mais, hélas, il n'en désigne aucune.

Le marchand fait alors venir ses propres filles, mais le malade n'en désigne aucune.

Pourtant, il y avait encore une jeune fille dans la maison.



Elle s'appelait Doursaf.

Une fille éblouissante et belle, divine et sublime de simplicité. Le marchand l'avait fait venir chez lui depuis son enfance. Elle devait, lorsque le temps serait venu, devenir sa propre femme.

Le marchand la fait appeler et, dès que le malade la voit, il s'exclame :

— C'est elle !

Et son ami répond, sans hésitation :

— Je te la donne. Prends-la pour femme. Et qu'elle te comble de bonheur aujourd'hui et tout le restant de ta vie !

Et il lui offre une dot, comme c'est l'usage dans ce pays-là, en ce temps-là. Lorsque le marchand se sent mieux, il retourne dans sa ville natale, tenant sa jeune femme par la main.

Il est comblé et heureux. Doursaf, la belle, est comblée et heureuse.

Plusieurs années passent.

Comme parfois dans la vie, il arrive que le malheur s'installe, même auprès des gens généreux. Et c'est ainsi qu'un jour le marchand qui s'était montré si bienveillant envers son ami perd toute sa fortune. Que faire ?

Il se dit :

— Je vais aller trouver mon ami. Je lui ai offert l'hospitalité autrefois.

Je l'ai guéri aussi en lui donnant celle que j'avais rêvée avoir comme épouse. Il aura certainement pitié de moi.

Et l'homme se met en route, dépourvu de tout, vers la ville de son ami.

Le marchand se prépara donc à être pendu à la place de son ami. Or il se trouve que parmi la foule se trouvait le véritable assassin. Personne ne le connaissait. Il voit avec une extrême stupéfaction qu'un innocent veut mourir à la place d'un autre innocent, alors que lui-même est coupable ! Il en est touché au plus profond de lui-même :

— Dieu est juste ! Il ne laissera pas un crime sans châtement.

Il veut me réserver une mort plus horrible. Je dois avouer mon crime, accepter la punition et sauver cet innocent d'une mort qu'il n'a pas méritée.

L'assassin se présente devant les juges et dit :

— O juges, ne faites pas mourir un innocent à la place du coupable. C'est moi qui ai versé ce sang. C'est moi le vrai coupable.

Quand les juges entendent ces paroles, ils arrêtent le criminel pour l'exécuter et libèrent le marchand.

Celui-ci conduisit alors son ami dans sa maison.

Il lui offrit de la nourriture et des vêtements.

Puis il confia toute sa fortune et lui donna sa maison...

Le vieil homme se tut un instant, puis il dit encore à son fils :

— Voilà, mon fils, l'histoire d'un ami, un vrai.

Cet homme, tu vois, n'est pas la moitié d'un ami.

Maintenant, je peux m'en aller.

Et toi, tu sais maintenant.

Le vieillard ferma les yeux. Il s'était tu pour toujours.
Son fils s'en est allé, il a continué son chemin.
Et il a marché.
Ainsi va la vie.

**C'est ainsi qu'on dit qu'une chaussure n'est vraiment parfaite que lorsque le pied ne la sent pas.
Ainsi en est-il de l'amitié, la vraie.
On dit aussi que vivre pour les autres n'est pas vivre à demi, mais vivre deux fois.**



36 LE ROI TYRAN ET L'ENFANT

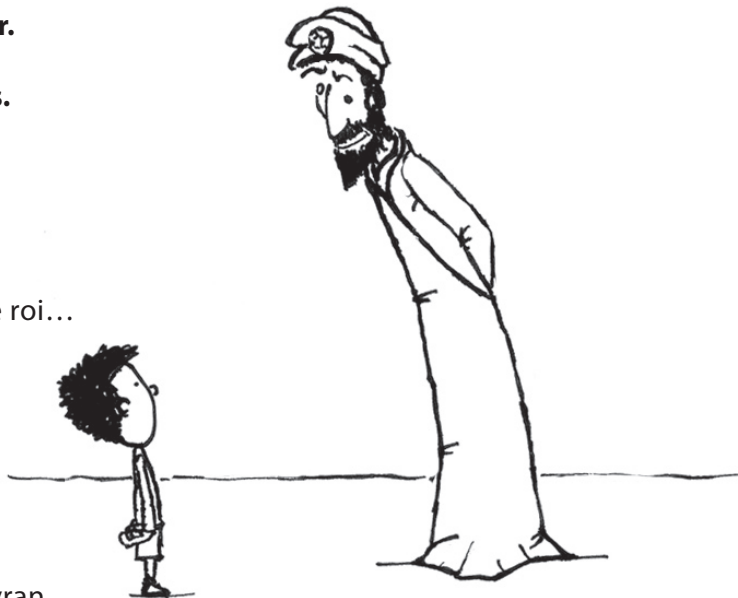
**On dit que dans la vie... tout peut arriver.
Les plus belles choses comme les pires.
Les plus douces comme les plus terribles.**

**On dit aussi que dans les contes
on peut tout raconter...**

Alors...
laissez-moi vous raconter l'histoire de ce roi...
qui vivait un jour, quelque part...

Il était une fois... un roi.
Un roi puissant,
un roi terrible,
un roi tyran.

Et ce roi puissant, ce roi terrible, ce roi tyran
avait pris l'habitude de parcourir son immense royaume,
pour vérifier son immense pouvoir.



Il avait pris l'habitude de visiter chaque région, chaque ville, chaque village...

Et s'il passait comme cela de région en région, de ville en ville, de village en village, c'était...

pour vérifier si on le connaissait vraiment,
pour contrôler tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec lui,
pour mettre en prison ceux qui ne pensaient pas comme lui,
pour qu'on sache que c'est vraiment lui,
le roi puissant,
le roi terrible,
le roi tyran.

Et il allait comme cela, précédé de son armée et de ses soldats,
de ses fanfares,
et de ses gardes.

Tout se passait toujours de la même façon :
Il arrivait dans la ville ou dans le village.
Tous les habitants se réunissaient sur la place.
Et ils se prosternaient devant lui...
Et ils l'acclamaient,
Et se prosternaient, et l'acclamaient...

« *Oui, c'est vraiment lui le roi puissant, le roi terrible, le roi tyran !* »



Et ce jour-là,
(c'est ici que mon histoire commence)
tout s'était passé comme à l'habitude.

Il était passé de région en région,
de ville en ville,
de village en village, précédé... de son armée et de ses soldats,
de ses fanfares,
et de ses gardes.
Et chaque fois, tous les gens s'étaient réunis sur la place
et ils l'avaient acclamé,
et ils s'étaient prosternés,
« *Oui, c'est vraiment lui le roi puissant, le roi terrible, le roi tyran !* »

À la fin de la journée, il arrive dans un tout petit village.
Tous les gens sont là, rassemblés sur la place du village,
les vieux comme les jeunes,
les femmes comme les enfants,
les gros comme les maigres,
les beaux comme les laids.
Ils sont tous là et ils l'acclament et se prosternent devant lui :
« *Oui, c'est vraiment lui le roi puissant, le roi terrible, le roi tyran !* »

Tous ?
Non.

Quelqu'un reste debout, là-bas, au bout de la place.

Quelqu'un reste debout et ne l'acclame pas, ne se prosterne pas !
Le roi le voit.

— Gardes, allez me chercher cet homme !

Et cet homme s'approche...

Quand il est tout près de lui, il voit que c'est un enfant !
De loin, il n'avait pas vu que c'était un petit garçon.
Ouf! Ce n'est qu'un enfant, se dit-il quelque part au fond de lui-même.
(C'est vrai, un enfant, ce n'est pas très important dans une société, ce n'est jamais un risque pour un roi comme moi...).

— Et alors, tu es bien impertinent pour ton âge !

Tu ne m'acclames pas comme les autres ?

Tu ne te prosternes pas devant moi ?

Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Moi, Majesté, je vends des histoires !

(Là, le roi se détend tout à fait : c'est vrai quelqu'un qui raconte des histoires ne peut pas le mettre en danger, il n'est pas une menace pour le pouvoir...).

— Ah... Tu racontes des histoires ?

— Oui, Majesté: un franc les tristes et deux francs les gaies !

(C'est vrai, les histoires drôles sont plus difficiles à raconter ; elles sont donc plus chères !).

Le roi est un peu avare, il n'hésite pas :



— Raconte-moi une histoire à un franc!

Et voilà le roi qui s'installe sur une grande chaise qu'on vient de lui apporter, et, en face de lui, assis par terre, le petit garçon qui se met à raconter...

«Il était une fois... un roi.

Un roi puissant,
un roi terrible,
un roi tyran.

Et ce roi puissant, ce roi terrible, ce roi tyran avait pris l'habitude de parcourir son immense royaume, pour vérifier son immense pouvoir. Il avait pris l'habitude de visiter chaque région, chaque ville, chaque village...

Et il passait comme cela de région en région, de ville en ville, de village en village,
pour... vérifier si on le connaissait vraiment,
pour... contrôler tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec lui,
pour... mettre en prison ceux qui ne pensaient pas comme lui,
pour qu'on sache que c'est vraiment lui,
le roi puissant,
le roi terrible,
le roi tyran.

de ses fanfares,
et de ses gardes.

Là, le roi a comme une vague impression d'avoir déjà entendu cette
histoire quelque part...
Mais le petit garçon continue...

Tout se passait toujours de la même façon.
Il arrivait dans la ville ou dans le village.
Tous les habitants se réunissaient sur la place.
Et ils se prosternaient devant lui...
Et ils l'acclamaient,
Et se prosternaient, et l'acclamaient...
« Oui, c'est vraiment lui le roi puissant, le roi terrible, le roi tyran ! »

Et ce jour-là,
tout s'était passé comme à l'habitude...

Il était passé de région en région,
de ville en ville,
de village en village,
précédé de son armée et de ses soldats,
de ses fanfares,
et de ses gardes.
Et chaque fois, tous les gens s'étaient réunis sur la place
et ils l'avaient acclamé,



et ils s'étaient prosternés,
«Oui, c'est vraiment lui le roi puissant, le roi terrible, le roi tyran !»

Là, le roi se penche un peu vers l'enfant pour mieux entendre cette histoire qu'il a déjà entendue mais il ne sait pas très bien quand...

À la fin de la journée, il arrive dans un tout petit village.
Tous les gens sont là, rassemblés sur la place du village,
les vieux comme les jeunes,
les femmes comme les enfants,
les gros comme les maigres,
les beaux comme les laids,
ils sont tous là et ils l'acclament et se prosternent devant lui:
«Oui, c'est vraiment lui le roi puissant, le roi terrible, le roi tyran !»

Tous ?

Non.

Quelqu'un reste debout, là-bas, au bout de la place.
Quelqu'un reste debout et ne l'acclame pas, ne se prosterne pas!
Le roi le voit.

— Gardes, allez me chercher cet homme !

Et cet homme s'approche...

Quand il est tout près de lui, le roi voit que c'est un enfant !

Et l'enfant lui dit alors :

— Majesté, vous avez ri. Vous me devez deux francs !

Et on raconte alors que depuis ce jour, le roi est devenu tout autre.

Il a pris le jeune garçon à sa cour. Il en a fait son conseiller.

Chaque fois qu'il devait prendre une décision importante, le roi lui demandait son avis.

Et à partir de ce temps-là, le roi est devenu un roi bon et doux, soucieux du bonheur de chacun de son royaume...

On dit que dans la vie... tout peut arriver.

On dit aussi que dans les contes on peut tout raconter...



37 UN GRAIN DE RIZ ET C'EST LA FÊTE!

Il était une fois un jeune homme.
Ce jeune homme était très pauvre.
On est le 31 décembre, le dernier jour de l'année.
D'habitude, ce jour-là, on fait un bon repas.
Lui, il se dit :

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir manger ?
Qu'est-ce que j'ai dans mes armoires ?

Il va dans sa cuisine.
Il ne lui reste plus rien : pas de pommes de terre,
pas de spaghettis, pas de couscous, pas de haricots,
pas de lentilles, pas de pain, pas de sucre, pas de chocolat, pas de lait !
Il n'a plus rien. Vraiment plus rien pour faire un bon repas.

Il s'assied, tout triste.
Il regarde sa table, sa vieille table en bois, sa compagne de tous ses
jours de misère.
Il la regarde, ... et qu'est-ce qu'il trouve, coincé dans une fente entre
deux planches ?



Un grain de riz !

Oui, un grain de riz !

Vous allez me dire : *« Ce n'est pas grand-chose, mais c'est quand même ça. Mais quand même, comment faire un repas de fête avec un seul petit grain de riz ? Impossible ! »*

Ok, vous auriez raison, mais écoutez plutôt mon histoire !

Le jeune homme se dit :

« Je vais manger ce grain de riz. Ça vaut mieux de manger un grain de riz que de ne rien manger du tout. Je vais le faire cuire, ça me fera passer le temps et puis, quand il sera cuit, je le déposerai sur ma langue, et lentement, tout lentement, je le ferai fondre. »

Mais pour faire cuire son grain de riz, il lui fallait une casserole.

Il est tellement pauvre qu'il n'a même plus de casserole : il a déjà vendu toute sa vaisselle.

Il va trouver son voisin :

— Mon cher voisin, est-ce que tu peux me prêter une casserole ?

J'ai du riz à faire cuire pour ce soir.

— Mais bien sûr, dit le voisin, je te passe une casserole.

Laquelle veux-tu, la petite ou la grande ?

— Moi, on m'a dit que pour faire cuire le riz, pour qu'il ne colle pas, il faut le faire cuire dans beaucoup d'eau. Donne-moi donc la grande casserole !



Le voisin se dit en lui-même :

« Il doit avoir beaucoup de riz, ce voisin ! Moi, j'ai pas le courage de me faire à manger ce soir, alors, je viendrais bien manger avec lui... »

Puis il dit au jeune homme pauvre :

— D'accord, je te prête la casserole, mais ce soir je viens manger avec toi.

Tu veux bien ?

— D'accord ! Tu sais, quand il y en a pour un, y en a pour deux !

Et puis, c'est la fête aujourd'hui !

Pour faire cuire le riz, il faut de l'eau.

Mais le pauvre jeune homme n'en a pas !

À cette époque-là, il n'y avait pas encore l'eau courante dans les maisons : il fallait aller chercher l'eau à la fontaine.

Et la fontaine, elle est loin, très loin.

Et puis, c'est l'hiver, il fait froid, très froid.

Et puis, pour soutirer l'eau de la fontaine, il faut de la force pour actionner la pompe à main.

Et lui, il a du rhumatisme.

Et puis... il a la flemme d'y aller...

« Mais la voisine, ma chère voisine, elle va bien me passer un peu d'eau... », se dit-il.

— J'ai du riz à cuire pour ce soir pour le voisin et moi, mais je n'ai pas d'eau.

Peux-tu m'en passer un peu ?

La voisine lui répond :

— D'accord, mais je me suis donné du mal pour aller à la fontaine, alors je te donne de l'eau mais je viendrai manger le riz avec vous.

— D'accord ! Tu sais, quand il y en a pour deux, y en a pour trois !

Et puis, c'est la fête aujourd'hui !

Pour faire cuire le riz, il faut du feu.

Et pour faire du feu, il faut du bois, du papier et des allumettes.

Mais, le pauvre, il n'a pas de bois, ni de papier, ni d'allumettes !

Alors, il va chez Pierre, chez Jacques et chez Joseph, ses amis.

Pierre a du bois.

Il lui passe du bois.

Jacques a du papier.

Il lui passe du papier.

Joseph, lui, a des allumettes.

Il lui passe des allumettes.

Chaque fois qu'il empruntait quelque chose, l'ami disait :

— D'accord, tu peux avoir ce que tu demandes, mais je viens avec toi.



Et chaque fois, il lui répondait en souriant :

— D'accord ! Tu sais, quand il y en a pour trois, y en a pour quatre !

Et puis, c'est la fête aujourd'hui !

Et encore :

— D'accord ! Tu sais, quand il y en a pour quatre, y en a pour cinq !

Et puis, c'est la fête aujourd'hui !

— D'accord ! Tu sais, quand il y en a pour cinq, y en a pour six !

Et puis, c'est la fête aujourd'hui !

Du coup, il avait tout ce qu'il lui fallait : le feu, l'eau, la casserole, mais un seul grain de riz. Mais quand même.

Et il se dit en lui-même :

— Comment vais-je faire ce soir pour partager le grain de riz en six ?

Ou alors, on le suce chacun notre tour...

Il réfléchit, réfléchit à faire éclater le plus fragile des miroirs !

Et réfléchit encore...

Tout à coup, il a une idée.

Dans le village, il y avait un fermier qui élevait des poules.

Le jeune homme pauvre n'hésite pas, il va le trouver, et il lui dit :

— Ce soir, on est six à manger du riz.

Il y a le voisin, la voisine, Pierre, Jacques, Joseph et moi. Toi, tu es tout seul.

Je me suis dit que tu allais t'ennuyer, que c'est triste de faire la fête tout seul.

Alors, si tu as envie de venir manger avec nous, tu es le bienvenu.

Mais on est de pauvres gens, on mange le riz sec, sans viande, sans aucun assaisonnement. Si tu veux bien manger le riz comme ça, alors sois le bienvenu !

Le fermier dit :

— Je viens manger votre riz, mais je ne vais pas venir les mains vides quand même !

C'est normal que j'apporte quelque chose.

Tiens, prends cette petite poule bien grasse qui est là.

Le jeune homme prend la poule : qu'est-ce qu'il est content !

Quand il y en a pour six, y en a pour sept !

Et il vaut mieux manger une poule à sept que manger un seul grain de riz à six.

Mais, quand même, une poule à sept, ça ne fait pas un gros morceau pour chacun.

« Je suis bête de lui avoir parlé de ses poules, j'aurais dû lui parler de ses dindes ou de ses oies. », se dit en lui-même le jeune homme.

Dans le village, il y avait une vieille qui élevait des dindes.

Il va trouver la vieille.



Il lui dit :

— Ce soir, on est sept à manger un poule au riz : le voisin, la voisine, Pierre, Jacques, Joseph, le fermier et moi. Toi tu es seule, tu dois t'ennuyer. Si tu as envie de venir manger avec nous, tu seras la bienvenue. On aura une poule pour huit, ça ne fait pas un gros morceau chacun, ce n'est pas aussi gros qu'une dinde mais on se débrouillera bien avec la poule pour huit !

La vieille dit :

— Moi si je viens manger le riz avec vous, je ne vais pas venir les mains vides.
Tu sais, les dindes, c'est pour les vendre. Moi, je suis toute seule, je n'ai jamais l'occasion d'en manger. Alors pour une fois que je peux en manger en compagnie, j'accepte ! Tiens, prends la petite dinde qui est là...

Et lui, tout content :

— D'accord ! Tu sais, quand il y en a pour sept, y en a pour huit !
Et puis, c'est la fête aujourd'hui !

Quand le jeune pauvre a vu que ça marchait bien comme ça, il est allé chez le jardinier pour avoir des légumes, chez le pâtissier pour avoir des gâteaux, chez l'épicier pour les épices.

Il entendait toujours la même réponse :

— Je veux bien manger le riz avec vous, mais je ne vais pas venir les mains vides quand même !

Et lui il répondait toujours de la même façon :

— D'accord ! Tu sais, quand il y en a pour huit, y en a pour neuf !
Et puis, c'est la fête aujourd'hui !

Et puis neuf, et dix, et onze... et ainsi de suite...

Ce qui fait que le soir, ils sont au moins quinze à table et il y a un magnifique repas.

Un repas de fête !

Au menu : de la dinde, du ragoût, une poule, des gâteaux...

Quel régal !

Au milieu du repas, il y en a un qui dit :

— Dis, mais ce matin, tu nous as parlé de ton riz.

Tu nous invitais à manger du riz.

Où il est ton riz ?

— Ah, le riz, j'ai oublié de le mettre dans la casserole !

Mais, bon, ce n'est pas bien grave.

De toute façon, vous n'avez pas raté grand-chose.

Et... écoutez ça...

Il a pris le grain de riz, il leur a montré.

Et il leur a raconté l'histoire.



Et eux, ils ont bien ri !

**Et moi aussi !
C'est rigolo, non ?
Et ce riz-là, il ne colle jamais !**



POUR LES GRANDS

Le désarmement extérieur passe par le désarmement intérieur.
Le seul vrai garant de la paix est en soi.

Dans la forêt, quand les branches des arbres
se querellent, leurs racines s'embrassent.

(Sagesse africaine)

Ne nous reposons pas sur nos acquis, mais efforçons-nous
de construire la paix, de vouloir que la paix soit dans le coeur
et dans l'esprit de chacun.

(John Fitzgerald Kennedy)

Ne laissez personne venir à vous et repartir
sans être plus heureux.

(Mère Teresa)





CONTES POUR LES GRANDS



38 CE QUI EST IMPORTANT

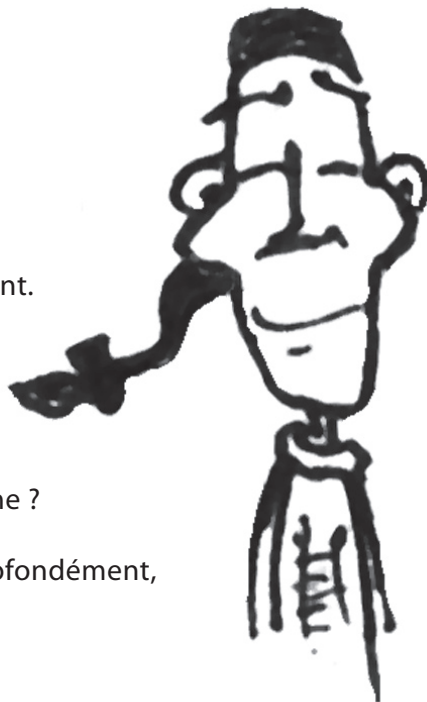
Confucius est assis dans la cour du monastère.
Au loin, les plus hautes montagnes du monde
sont couvertes de neige.
L'air est frais, le vent souffle, les oiseaux chantent.
Ses disciples sont assis autour de lui.
Ils l'écoutent.

Après un très long moment de silence,
Confucius reprend la parole et leur dit :
— Qu'est-ce qui est important pour l'homme ?

Les disciples prennent le temps de respirer, profondément,
avant de répondre.

Puis, l'un après l'autre, ils disent :

- Sacrifier au rite, répond Tang.
- Respecter ses parents, dit Zixia.
- Observer la foi, affirme Ding.
- Aimer son prochain, dit Dong.
- Gouverner en homme de bien, lance Yao.



- Étudier, énonce Yoa.
- Suivre l'enseignement du maître, conclut Yuan.

Le maître secoue la tête de droite à gauche.

Il ne partage pas leur avis, assurément :

- Vous n'y êtes pas du tout.

Ce qui est important pour l'homme, c'est de trouver SA voie.

Les disciples restent bouche bée.

Ils sont sans voix.

Ils ont encore à apprendre.

Ils cheminent, ils marchent.

Et tout est bien.

**Marche aujourd'hui, marche demain.
C'est en marchant qu'on fait les chemins.**

39 LA JUSTICE DES HOMMES ?

**C'était hier, c'était même peut-être avant-hier.
Ou peut-être aujourd'hui.
C'était là-bas, c'était même au-delà.
Ou peut-être ici.
Écoute plutôt l'histoire, tu me diras.
Quand elle sera finie.**

Un jour, un homme pauvre se dispute avec un homme riche. La discussion dégénère. Les paroles commencent même à être méchantes. Les voix deviennent de plus en plus fortes et... l'homme riche gifle l'homme pauvre ! Il n'y a pas à discuter : il faut en parler au juge. Le vieil homme écoute les deux plaignants. Il a la tête baissée par le sérieux et, tout en les écoutant, il passe sa main sur sa petite barbe blanche. À la fin des deux témoignages, il relève la tête et leur dit :
— Ma décision est claire !
Toi, l'homme riche, toi qui as giflé l'homme pauvre, tu devras lui donner un gros bol de mil !



Un curieux silence de quelques secondes s'installe.
Puis l'homme pauvre se lève, s'approche du juge et le gifle brutalement.

— Mais... qu'est-ce qui te prend ? demande le juge.

— Oh, ce n'est rien, dit l'homme pauvre. Juste une envie.

Et quand on apportera le bol de mil, prenez-le pour vous.

Moi je m'en vais ! La justice ne se trouve pas ici.

Il faut marcher, marcher et marcher encore.

La justice se trouve au bout du chemin.

Alors, moi je marche, je marche et marche encore.

Et je raconte, je raconte et raconte encore.

Pour que le monde ne s'arrête pas.



40 LES MOTS QUI TOUCHENT

Qu'ils viennent de Bagdad, de Samarcande, de Kaboul ou d'Ispahan, les maîtres impressionnent toujours par leur sagesse.

Le jour où il se rendit à Bagdad, celui-là fit forte impression.

Son nom : Hatim al-Asam.

Un nom de sage, retenez-le bien.

Il arrive à Bagdad, mais sa renommée l'avait déjà précédé.

C'est dire s'ils étaient nombreux à l'attendre, à l'accueillir... et à l'écouter !

À la fin d'une de ses prises de parole, un de ceux qui était présent s'avança vers lui et lui dit :

— Tu n'es pas des nôtres.

Tu ne parles pas bien notre langue, et pourtant, à chaque fois que tu parles, tu sais nous convaincre. Grand sage, dis-nous pourquoi ?

Hatim al-Asam sourit et lui dit :

— Je suis heureux lorsque mon adversaire



a raison. Je suis triste lorsqu'il a tort.
Et j'essaie d'être sensé avec lui.

L'homme de Bagdad était bouleversé par ces paroles, par la simplicité de ses propos, par l'intelligence évidente de sa sagesse.

— Mais alors, grand sage, dites-moi... dites-moi ce qui pourrait sauver les hommes... ce qui pourrait leur donner la paix... pour toujours... ?
Pourriez-vous me répondre ?

Hatim al-Asam répondit :

— Acceptez l'ignorance des autres et épargnez-leur la vôtre.
Gardez-leur un peu de votre richesse et n'en attendez pas de leur part.

Les mots étaient fermes, décisifs.
Ils ne demandaient que le silence.
Et le silence se fit.
Les gens de Bagdad sont partis.
Le soleil s'est couché.

Et moi, je me suis retrouvé seul.
Avec ces mots, avec ce silence.
Alors, je suis parti, à travers le monde, avec ces mots, avec ce silence...
Le monde m'attendait.

41 MAITRISE DE SOI

**Les maîtres existent parce qu'ils ont des disciples.
Les disciples existent parce qu'ils ont des maîtres.
On pourrait même dire que les maîtres n'existent
que parce qu'ils ont des disciples.
Et que les disciples n'existent que parce qu'ils
ont des maîtres.**

Bien. Maintenant que vous savez cela, écoutez-moi !

Un disciple arrive, un peu tendu, chez son maître.
Il a une question importante à lui poser.
Une question qui est là, quelque part au fond de lui,
et qui le dérange.

— Maître ! Je n'arrive pas à contrôler ma colère. À la moindre provocation, je m'emporte. Ça ne va pas du tout cela. Aidez-moi, par pitié !

Sans hésiter, le maître répond :

— En effet, c'est un vrai problème.

Mais commençons par le début : montre-moi ta colère.



— Là, maintenant ? Mais c'est impossible ! Je ne suis pas fâché.
— Ok, je peux attendre. Quand pourras-tu me montrer ta colère ?
— Heu..., je ne sais pas. En fait, je ne sais jamais quand elle va venir !
— Oh, alors, dans ce cas, ta colère ne doit pas être ta nature profonde.
Tu n'es pas né avec. Donc, elle ne fait pas réellement partie de toi.
Ne t'en occupe pas ! Vis-là quand elle vient. Tu verras, elle repartira.

Et le maître s'est levé et est parti dans la montagne.
Il ne s'est même pas retourné.

Ainsi sont les maîtres.
Ainsi sont leurs disciples.
Et ainsi va la vie.

42 MORT OU VIVANT ?

Dans les années 1930, en marchant dans les rues d'une ville allemande, on pouvait voir facilement les signes du *nazisme*, cette marée de haine, qui montait en Allemagne. Partout on croisait des soldats en uniforme marron : ils étaient membres du nouveau Parti National Socialiste (le parti nazi), dirigé par Adolf Hitler. Ces soldats portaient des croix gammées sur leurs chemises, les mêmes croix que l'on voyait un peu partout sur les murs des villes. Et notamment sur les murs des synagogues juives...

Un après-midi, un rabbin marche dans la ville. Il voit bien que tout change et que le nazisme s'impose et se répand partout. Il est rempli de tristesse en pensant à l'avenir de son pays : que va-t-il devenir ? Alors qu'il arrive à la hauteur d'un terrain vague, il voit deux jeunes gens, vêtus de l'uniforme marron des jeunes filles hitlériennes.

Les deux jeunes gens l'interpellent et lui demandent de s'approcher. Tout en s'approchant, le rabbin découvre dans leurs yeux une lueur de cruauté méchante. L'un d'eux, avec précaution, tient dans ses mains un



peu écorchées quelque chose... quelque chose de vivant qui se débat pour s'échapper.

— D'après vous, qu'est-ce que j'ai dans mes mains ? lui demande le jeune homme.

Le rabbin jette un coup d'œil sur les mains tremblantes du garçon des jeunesses hitlériennes et il voit entre ses doigts sales une aile qui s'agite.

— Il est facile de voir que tu as un petit oiseau effrayé, prisonnier entre tes doigts ! dit le rabbin.

— Oui, dit le jeune garçon (Il a les lèvres tremblantes de colère et de mépris...), mais l'oiseau est-il vivant ou mort ? Donne-nous la bonne réponse et nous ne te ferons pas de mal, ni à toi, ni à ta synagogue !

Si le rabbin dit qu'il est mort, ils relâcheront l'oiseau. Mais le rabbin sait que s'il dit qu'il est vivant, ils le tueront immédiatement ! Dans les deux cas, des violences allaient se faire contre lui et son peuple, et il en serait tenu pour responsable ! Le vieil homme était obligé de choisir entre deux solutions, deux voies sans issues, deux choix qui lui seraient fatals...

Mais l'homme est un sage... Il réfléchit, puis il regarde tout droit dans les yeux du garçon qui tient l'oiseau dans les mains :

— Tu demandes si l'oiseau est vivant ou mort ? Eh bien, la réponse est dans tes mains...

43 PARTAGE

L'empereur Akbar reçoit beaucoup de visites à sa cour.
Telle est la vie d'un grand chef respectable.
Ce jour-là, un prince était venu de Cochin,
une ville du Sud de l'Inde, dans le Kerala.

La sagesse du conseiller de l'empereur, Birbal,
était si grande qu'elle était connue partout au pays
de mille dieux, également en cette contrée lointaine.
Le prince voulut vérifier par lui-même si l'habile
conseiller était digne de sa réputation.

À Birbal qui le saluait avec courtoisie, il demanda :
— Qu'est-ce qui grandit quand
on le partage ?

Et l'homme sage répondit en souriant :
— Le bonheur, votre Altesse.



44 LE REPAS DE L'ÉTRANGER

J'entends de la musique.
Des voix de femmes.
Je m'approche de la place des marchands...
Un homme joue du violon.
Deux femmes sont assises par terre.
L'une plus âgée, l'autre plus jeune : elles chantent.

J'ai traversé la ville, les bruits, la folie des activités,
Et je me retrouve ici, sur cette place,
comme une oasis de paix et de bien-être.
Je m'assieds sur un banc de pierre.
Je regarde, j'écoute.
Je me sens bien.
Il est beau cet air de violon.
Elles sont belles, ces voix de femmes.

Et alors que le soleil allait se coucher, à la fin de son morceau,
l'homme au violon s'est approché de moi, et m'a raconté cette histoire.
Je la partage avec toi.



Brave homme en marche, j'ai vu que tu étais prêt à écouter mon histoire.
Écoute-la.
C'est ma grand-mère qui me la racontait quand j'étais petit...
Écoute...

Un jour, un homme est arrivé dans le village.
Il venait de loin.
— « Un étranger ! », on a dit dans le village.
Personne ne le connaissait.
Il ne parlait pas la même langue que les gens du village.
Pourtant, il souriait comme tout le monde.
Il avait le même regard, la même façon de marcher.
Cet homme est resté au village, s'est installé dans une maison, un peu
à l'écart.
Longtemps, très longtemps, il est resté seul.
Personne ne lui parlait.
Et lui, il ne parlait avec personne.
— On ne connaît pas sa langue ! disaient toujours les gens.
— Il ne connaît pas notre langue ! disaient les autres.

Et un jour, bien des années plus tard,
– c'est ce qu'on raconte et qu'on racontera encore –,
l'homme est arrivé sur la place du village et il a dit :
— Venez chez moi. Je vous invite pour un grand repas !
Je vous invite tous !



Et il a dit ça dans la langue des gens du village...

Les gens se sont regardés :

— Mais comment est-ce possible ?

Il parle comme nous maintenant !

On a bien compris ce qu'il voulait nous dire.

Mais que va-t-il nous servir à manger ?

Et ils ont tous accepté.

Personne n'a osé refuser.

Pourtant tous craignaient de ne pas aimer ce qu'il allait proposer comme repas :

— Un repas de pas de chez nous !

Nous, on ne mange pas comme lui !

Et puis, il ne sait pas préparer le repas comme nous !

Mais quelle surprise alors...

Il avait dressé la table... comme eux ils le faisaient toujours aux grandes fêtes !

Il avait préparé un repas... comme chez eux !

Je n'ai pu m'empêcher d'interrompre l'homme de la place et de lui demander :

— Le même ?

Enfin... presque...

Les hommes et les femmes du village retrouvaient les mêmes plats, les

mêmes ingrédients, les mêmes façons de présenter la nourriture...
Enfin... presque les mêmes !

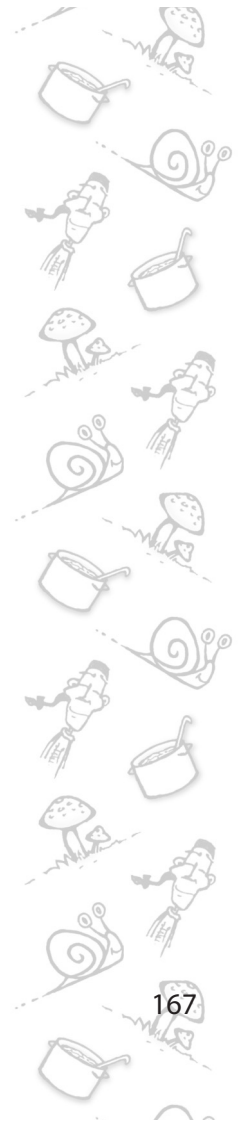
Parmi ces plats, on trouvait aussi d'autres plats qu'ils ne connaissaient pas. Celui qu'on surnommait l'étranger avait tout préparé un peu à sa façon...
avec ce qu'il faisait avant !

Et ce soir-là, tous les gens ont accepté de découvrir d'autres plats,
tous les gens ont osé goûter à d'autres préparations.
Et ils ont mangé et bu, beaucoup...
Ils ont dansé sous la pleine lune, toute la nuit.
Elle était si belle, si ronde cette lune qui les regardait faire !
Et ils ont bu encore !

Tu me demanderas sans doute comment il a fait, cet homme.
C'est la question que je posais chaque fois à ma grand-mère quand elle arrivait à ce moment dans l'histoire.
Écoute...

Les gens du village se sont regardés avec la même question :
« *Mais comment... comment il a fait ?* »

Et on a découvert alors que, dans ce village, des hommes et des femmes venaient aussi d'ailleurs, certains depuis quelques années, d'autres depuis des générations. Ils étaient, ou avaient été, des étrangers...
Mais on l'avait oublié !



Et à ce moment-là, ma grand-mère regardait le ciel en disant : « *Mais quand cesse-t-on d'être un étranger quelque part ?* »

Oui, tout le monde se demandait, comment cet étranger avait fait pour préparer une si belle table ? Si accueillante, riche, variée ? Comment avait-il fait pour que la fête soit réussie malgré toutes méfiances ?

Un homme a pris la parole :

— Il a fait ce que nous avons fait.

Nous avons regardé, écouté.

Nous avons goûté à tous les plats d'ici.

Nous avons aussi gardé nos façons de préparer le repas.

Une femme a pris la parole :

— Nous avons accepté de ne pas avoir tout ce qu'il fallait pour faire les préparations comme chez nous : pas ce soleil du pays quitté, pas cette huile de là-bas, plus cette grand-mère qui savait tout faire... Nous avons alors découvert d'autres recettes, avec d'autres ingrédients.

Cette découverte, c'est ce qu'on a appelé chez nous le « *Balalumba* », ce petit morceau d'univers qui illumine nos bouches de vivants. Je vous raconterai cette histoire un de ces prochains soirs.

Celui qu'on disait l'étranger a pris la parole :

— Moi aussi je connaissais le « *Balalumba* »...

Il est de coutume chez moi de considérer chaque invité comme une

chance, de l'accueillir comme un roi.
On lui ouvre les portes de sa maison, comme s'il était le plus grand
ami. Et on lui offre un repas... le meilleur repas.
Un repas de délices !
J'ai voulu le faire pour vous, avec vous.
Les rôles ont simplement été renversés !

La femme reprit la parole :

— Ainsi l'ingrédient unique pour réussir le meilleur plat n'existe
qu'en nous... Être ensemble, rire et chanter en restant soi-même et
en laissant l'autre être lui-même...

On dit dans mon pays que c'est la fumée, les femmes et les oignons
qui font pleurer... Moi je vous dis, demain je vais vous préparer une
bonne soupe, avec des oignons qu'on épluchera ensemble... Oui,
les oignons nous feront pleurer, mais pleurer de rire. Parce qu'on
sera ensemble pour préparer, et ensemble on sera pour manger !
Et après... on verra ce qu'on mangera !
J'hésite entre un couscous et un steak poivre vert !

Celui qu'on disait l'étranger a repris la parole :

— De toute façon, comme dessert, ce sera un tiramisù à ma façon.
J'ai découvert ici ce dessert, et c'est devenu mon dessert préféré !
Et que j'aime surtout manger avec vous. Il a plus de goût.
Bien sûr, il m'a fallu du temps pour découvrir tout cela.
Mais c'est surtout grâce à vous.
Et...



**L'homme au violon s'est tu.
Il s'est mis à sourire.
Ses yeux regardaient le ciel où brillait déjà quelques étoiles.
Je l'ai regardé, et je lui ai dit : « Merci ! ».
Je me suis levé.
Et j'ai marché dans la nuit.**

**Et maintenant place à la fête !
Dressons la table de l'amitié, la table de la paix,
la table des souvenirs d'hier et celle de nos délices d'aujourd'hui !
Racontons des histoires, chantons et mangeons !**

**En cuisine,
— et c'est comme en voyage —
le mieux c'est de se perdre.
Lorsqu'on s'égare,
les recettes font place aux surprises
et c'est alors, mais alors seulement,
que le plat commence.
Je dirais... que le voyage commence !
Puisque la terre est ronde !
Ronde et belle !**

POUR LES GRANDS

Qu'il soit noir, juif ou arabe, un type bien est un type bien et un enfoiré sera toujours un enfoiré. (Guy Bedos)
Qu'en penses-tu ?

L'obscurité ne peut pas chasser l'obscurité ; seule la lumière le peut. La haine ne peut pas chasser la haine ; seul l'amour le peut. Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle ?
(Martin Luther King)

Les trois quarts des souffrances et des malentendus dans le monde disparaîtraient si nous nous mettions dans la peau de nos adversaires et si nous comprenions leur point de vue.
(Gandhi)

Rester en colère, c'est comme saisir un charbon ardent avec l'intention de le jeter sur quelqu'un ; c'est vous qui vous brûlez.
(Bouddha)



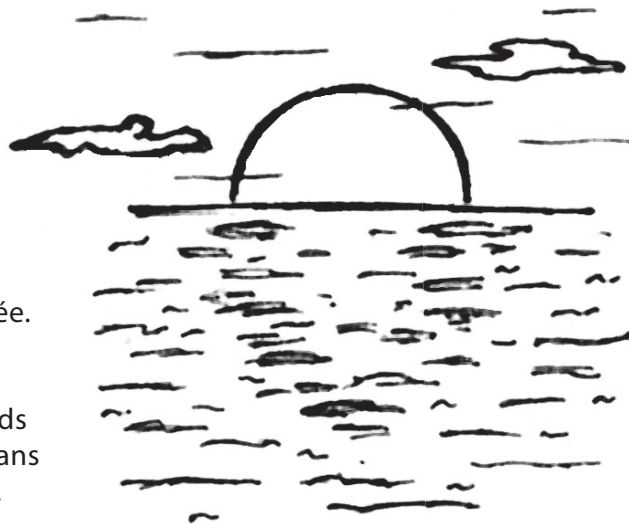
«NE REGARDEZ PAS LE RENARD QUI PASSE...»

**C'était durant l'hiver 54.
En Normandie.
Sur la côte.**

Un homme marche.
Un homme marche sur la plage, la tête baissée.
Il est grand, fort, énorme même. Une bête.
Son âge ? Difficile à dire.
Il a l'allure d'un vieil homme usé par les grands
vents, fatigué par les longues promenades dans
les grandes terres de labours et de moissons.
Une vieille bête assurément.

Il a de lourds sabots aux pieds et ses pas laissent de profondes traces
dans le sable mou et froid.
À chaque fois, quelques brins de paille tombent des sabots...

Le vieil homme, sombre et silencieux, marche sur la plage.
Il laisse la mer parler pour lui.



Parfois, quand les vagues se calment, il s'arrête.
Il lève la tête. Lentement.
Regarde la mer.
Regarde le ciel... et s'écrie :
— Ne me dis rien ! Plus un mot ! Plus un mot !

Le grognement qui sort de la bouche de la vieille bête est plein de
rage. Une rage lourde et froide. Furieuse. Terrible.
Il répète la phrase trois fois, puis reprend sa marche.
À nouveau, tête baissée, sombre et silencieux.
Mais où va-t-il ?

C'était l'hiver 1954.
En Normandie.
Sur la côte.

Le jour se termine.
Le soleil, calme et froid, descend déjà sur la mer.
La lumière est cinglante et forte. Elle envahit tout.
Et elle rend le froid plus cinglant et plus fort encore.
Partout.
Et toujours l'homme marche, marche, les mains enfouies dans les po-
ches de sa vieille veste sale.
Sur la plage. De Normandie.
— Il fait si froid, si froid, je n'en peux plus !



Il souffle encore quelques mots dans un nuage de vapeur d'or.
Mais la mer couvre le bruit.
Et le froid lui gèle les mots.
Et aussi les phrases, les souvenirs.

Le soleil descend.
On dirait que les rayons transpercent le corps du vieil homme, et ses yeux... et ce qu'il voit.

Toujours il marche.
Cent pas, mille pas. Toujours les mêmes.

Soudain, une vague plus forte, glacée, s'approche et couvre furieusement ses sabots, puis... se retire. Le sable est encore là, maintenant scintillant de lumière couchante. L'homme s'arrête.
Regarde le ciel. Regarde la mer. Puis le sable.
— Ah ... les champs de blé ! Les champs de blé !
Ils sont là ! Ils sont là !

Il crie maintenant. Il hurle. Il gueule.
Le soleil est là, aussi. Fort. Fou.
Toujours aussi fort. Toujours aussi fou.
Avec son or froid qui se déverse sur la plage qui s'embrase et dans le corps du vieux qui s'égaré.
— Le blé ! Le blé ! Il est là ! Il pousse !
Regarde ! Mais regarde !

Le vieil homme se penche.
Plonge sa grosse et vieille main rugueuse dans le sable glacé.
— Regarde ! Regarde ces grains ! Quelle moisson !
Quel rendement !
Jamais mon champ n'a donné de si beaux grains !
Jamais mon blé n'a été aussi beau !
Regarde ! Mais regarde donc, quelle récolte !

Il hurle. Il hurle au vent. À la mer. Au ciel.
L'or du soir est partout.
Il est là, figé, dans le creux de la main du vieux fermier fou.
Il est là, sur la plage.
Il est là dans le ciel et sur la mer.
— Il n'y a pas une seconde à perdre... Il faut récolter ce blé.
Je pourrai le vendre au marché.
Je serai un paysan riche ! Riche, vous entendez !

Mais déjà le bruit des vagues couvre sa voix.
Les pieds du vieil homme immobile s'enfoncent dans l'écume.
Il ne bouge plus.
Il ne peut plus bouger.
Il veut lever le pied, faire un pas.
Impossible, les sabots sont pris dans le sable.
Que faire ?
Il prend peur.
Regarde à gauche, à droite. Vers le soleil.



Mais la lumière l'éblouit.
Il ferme les yeux.
La fureur des vagues envahit toute sa tête...
Quelques instants... puis elle s'apaise...

Et c'est alors qu'il entend, dans le lointain,
une petite chanson...

— Ne regardez pas le renard qui passe,
regardez seulement quand il est passé !

Il est là, dans la cour de l'école.
Tous les gamins de sa classe jouent ensemble
et chantent.
Lui aussi il chante. Il a 9 ans.

— Ne regardez pas le renard qui passe,
regardez seulement quand il est passé !

Le fils du boulanger vient de déposer le mouchoir
derrière lui. Lui, il ne l'a pas vu.
Les enfants chantent. Chantent plus fort.
Plus fort encore!
L'enfant court, court. Plus vite. Plus vite encore.
Trop tard : il n'a pas vu le mouchoir. Il est pris.
Et les rires moqueurs tombent sur lui.
L'assiègent. L'envahissent. Le blessent.



Le fils du boulanger est là, fier, avec ses cheveux dorés.
Il sourit.
Lui, il ne sourit pas.
Il regarde le mouchoir à ses pieds, lève la tête, regarde le garçon qui
écume de triomphe.
Maintenant, il ne voit plus que lui.
Il traverse le groupe d'enfants.
Il s'avance et s'arrête juste devant le sourire jaune.
Le regarde. Quelques longues secondes de silence...
Un coup terrible tombe dans l'oeil droit du garçon qui s'est moqué de lui.

Le fils du boulanger est par terre.
Son oeil pleure. De larmes. De sang.

L'institutrice se précipite :

- Rentre chez toi !
- Et surtout ne remets plus les pieds ici !
- Mais...
- Ne dis rien ! Plus un mot ! Plus un mot !

Et il est parti chez lui.

Il a grandi.
Il a acheté des terres. Beaucoup de terres.
De la bonne terre de Normandie.
Et puis il a semé du blé. Beaucoup de blé.



Mais pas pour les boulangers. Non.
Surtout pas pour les boulangers...

Août 1944.

Le débarquement, deux mois déjà.

Toutes les terres des paysans normands ont été piétinées, écrasées,
ravagées.

Du blé se dorait cet été-là en Normandie. Le sien.

Il n'a jamais pu couper son blé. Jamais.

Un général aux cheveux blonds est passé par là.

Terres réquisitionnées.

Maintenant il n'a plus rien.

Il s'était juré qu'il n'y aurait plus aucun renard dans cette région.

Et pour cela, il avait acheté toutes les terres à blé.

Quand il a croisé le regard du général aux cheveux blonds, il a remarqué
qu'il n'avait qu'un oeil.

« *Blessure de guerre* », il disait partout, en riant.

Mais là, face à face, ils ne riaient plus.

Maintenant il n'est plus rien.

Depuis dix ans, il cherche son blé.

Depuis dix ans, il n'a plus rien.

Plus rien que ses mains rugueuses qui ont travaillé cette terre.

Pour se venger du « faiseur de pain ».

Il ne lui reste plus rien.

Plus rien dans la tête.

Rien que ses vieux sabots de bois. Avec un peu de paille.

De vieux sabots qui laissent des traces dans le sable froid et mou.

Et la mer.

La mer qui lui touche déjà les genoux...

Le soleil ne chauffe plus la plage depuis bien longtemps maintenant.

C'était durant l'hiver 54.

En Normandie.

Sur la côte.

Un hiver terrible.

Même les vagues se figeaient et mouraient sur la plage.

Avec elles, un homme est mort.

De froid, diront les journaux, il est mort de froid,

comme les centaines d'autres.

De froid... ?





Index des concepts-clés

<i>Thème:</i>	<i>Contes:</i>
Vanité	1, 2
Amitié	1, 14, 25, 27, 28, 31
Solidarité	2, 5, 7, 10, 24
Diversité	2, 20
Méchanceté	3, 29, 37, 45
Quête	3, 25, 32
Courage	3, 10
Fraternité	4
Partage	6, 9, 11, 17, 21, 22, 31, 32, 38, 39, 43, 44
Entraide	7, 23, 24, 26
Nasreddine Hodja	8, 17, 29
Guerre	8, 37, 42, 45
Générosité	9, 11, 21, 23, 24, 31, 39, 44
Patience	12, 12, 30
Faire sa part	10, 12, 19
Douceur	13, 16, 30, 36
Réconciliation	14, 22, 27, 28
Compréhension	15, 35, 39
Confiance	22, 23, 25
Sagesse	33, 35, 37, 40
Justice	34
Sincérité	36, 41

Réalisé avec la précieuse collaboration de :



